

Claude Joseph Dorat

**Recueil De Lettres Héroïques**

**Seconde Partie**

Auguste: Chez Conrad Henri Stagé, 1768

<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1764174054>

Band (Druck) Freier  Zugang

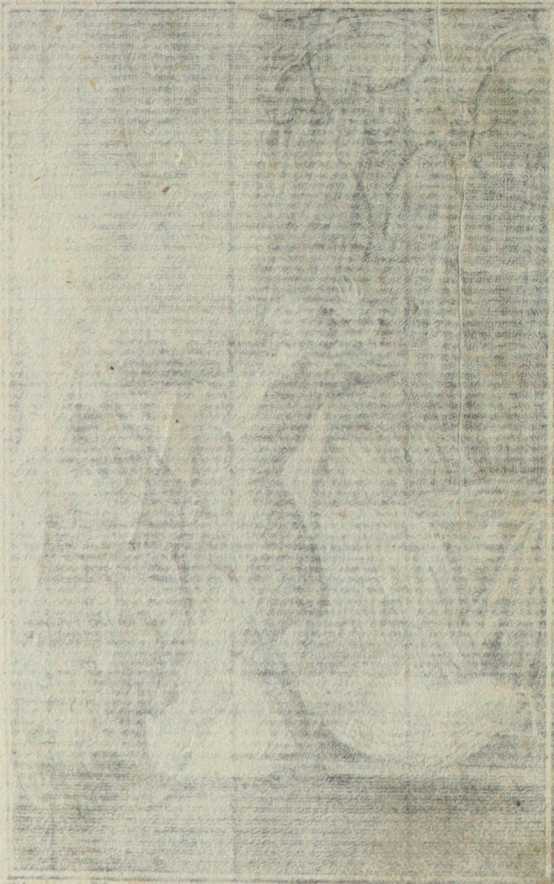




a Barbier

Kaysen, Bücher Leskon  
ohne Vfn.

Ort  
380



17. 17. 17.

17. 17. 17.



Ch. Eifen, inv.

Thelott, sc. A.V.

RECUEIL  
DE  
LETTRES  
HÉROÏQUES.



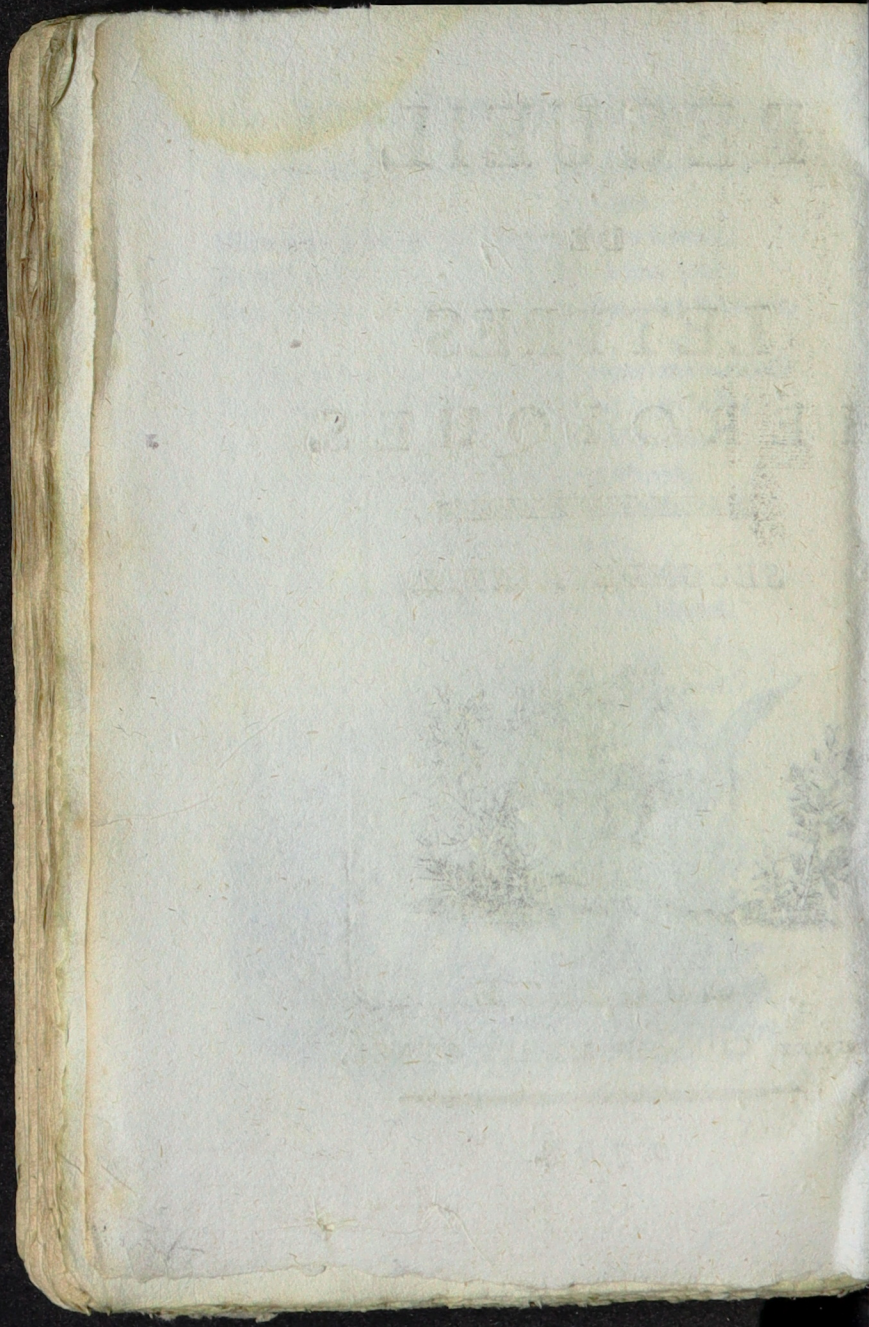
SECONDE PARTIE.



AUGUSTE  
CHEZ CONRAD HENRI STAGÉ,

---

1768.





A V I S  
DE  
L' E D I T E U R .

**L**a premiere partie du *Recueil de Lettres héroïques*, ayant été reçue avec toute la faveur et le succès que l'on en pouvoit esperer, on a l'honneur à present d'en donner la seconde, qui n'est pas moins intéressante, d'autant plus, qu'elle contient une suite naturelle, historique et conséquente aux lettres publiées dans la premiere partie: on verra donc ici 1°. *la Reponse d'un solitaire de la Trappe à la lettre de l'Abbé de Rancé.* 2°. *la Reponse de Valcour à Zéila*, précédée d'une lettre de l'Auteur à une femme qu'il ne connoit pas. 3°. *la Lettre de Valcour à son Pere*, pour servir de suite et de fin au Roman de Zéila;

A 2

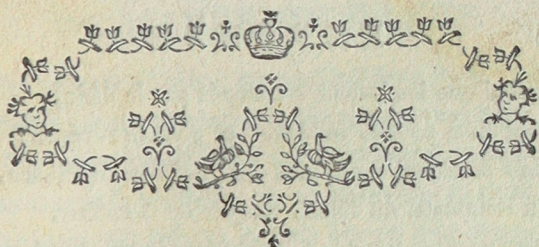
pré-

4 AVIS DE L'EDITEUR.

précédée d'une Apologie de l'Héroïde; et pour convaincre le Public de l'envie que l'Editeur a de le servir à tous égards, il a joint à tout ceci 4°. un *Abregé de la vie de Sapho*, et la *Lettre de cette illustre sçavante à Phaon*. Et comme il n'a rien négligé de tout ce qui peut contribuer à la satisfaction des Lecteurs, il se flatte, que leur équité, et la justice, qu'ils rendront à cette seconde Partie du Recueil de ces Lettres héroïques, le mettront bientôt en état de leur presenter la troisieme, à la compilation de la quelle on travaillera avec toute l'exactitude et toute l'integrité que le requierent de pareils chefs-d'oeuvres en matieres héroïques.



REPON-



REPONSE  
D'UN SOLITAIRE DE LA TRAPPE  
A LA LETTRE  
DE L'ABBE DE RANCE.<sup>76</sup>



J'ai lu, triste Rancé, ta lamentable  
épitre,  
Je t'ai plaint; mais réponds; de quel  
droit, à quel titre,  
As-tu chargé nos jours du poids de tes malheurs?  
Pourquoi nous accabler de tes sombres rigueurs?  
Si ton coeur a brulé d'un amour adultère,  
Je suis loin de blâmer un remord salutaire.

Je

---

\* L'Auteur de cette Piece est M. DE LA HARPE.

A 3

Je sçai que les humains trompés par le désir,  
Sont faits pour la foiblesse, et pour le repentir;  
Mais pourquoi donc vins-tu, despote atrabilaire,  
En redoutant un Dieu, t'armer de sa colère,  
Pour rejeter sur nous, dans ton bizarre effroi,  
Les maux, que tu prétends qu'il destinoit pour toi?

Enfermé jeune encore en cet azile austère,  
J'appris à respecter ta puissance arbitraire;  
Mais enfin, de mes yeux le voile est écarté,  
J'ai laissé dans ses droits rentrer l'humanité.  
La tombe par mes mains depuis trente ans creusée,  
Va couvrir les débris de ma vieillesse usée;  
J'ai vécu trop long-tems esclave de l'erreur,  
Je meurs, la vérité va sortir de mon coeur.

Toi, qui m'as vu vieillir en ce désert horrible,  
Sçais-tu quel est mon fort? . . . né facile et sensible  
J'ai reçu dans mon ame avec avidité  
Ces dogmes de terreur et de sévérité,  
Que des mortels séduits, séducteurs de l'enfance,  
Tyrans religieux de la simple innocence,  
Imprimoient à l'envi dans mon esprit troublé,  
Par la voix du très-haut je me crus appelé,  
Je pensois dans son sein me sauver d'un abîme,  
Et j'offris à ce Dieu ma jeunesse en victime.

Mes

DE L'ABBE DE RANCE. 7

Mes parents défolés, me pressant dans leurs bras,  
S'efforçoient, en pleurant, de retenir mes pas.  
Mais je m'applaudissois d'abandonner mon pere,  
De braver sa vieilleffe, et les pleurs de ma mere,  
De hâter leur trépas: barbare envers tous deux,  
Ingrat, dénaturé, je me crus généreux;  
Je vantois à mon Dieu cet affreux sacrifice.

De tant de cruautés, non, Dieu n'est point  
complice,

Dieu ne m'avoit point dit: „Esclave infortuné,  
„Objet de mes fureurs, en naissant, condamné,  
„Si tu veux détourner les traits de ma colere,  
„Fais toi-même tes maux: bois dans la coupe  
amere  
„Du chagrin destructeur, du regret dévorant,  
„Et deviens ton boureau, pour plaire à ton tyran.

Ce fanatisme absurde égara ma jeunesse,  
Je prononçai mes voeux plein d'une sainte yvresse,  
Je promis de chérir mon joug et ma prison,  
Des voeux! ah! ce mot seul révolte la raison.  
Des voeux! et tel est donc l'orgueil de la foiblesse!  
Se peut-il qu'à ce point l'homme se méconnoisse!  
Chaque instant voit changer nos goûts et nos desirs,  
Nous rencontrons l'ennui même dans les plaisirs,

Nul ne peut s'affûrer d'un sentiment durable,  
 Et l'homme ose prétendre au droit d'être immuable!  
 Et de lui-même enfin perdant le souvenir,  
 Il voudroit, comme un Dieu, regner sur l'avenir!  
 Quels sont ces vœux encore? „je méprise, j'ab-  
 jure

„Ces vulgaires devoirs, qu'inspire la nature,  
 „Ils sont trop vils pour moi, je ne les connois plus.  
 „Je prétends à mon gré me former des vertus,  
 „Qu'un autre, s'il le veut, s'honore d'être pere  
 „Je ne le ferai point: je renonce à la terre,  
 „Je n'ai plus de parens, et je n'ai plus d'amis,  
 „Je vivrai pour le ciel, et non pour mon pays.

Etrange aveuglement! vanité déplorable!  
 Animal sot et vain, qui te fais misérable,  
 Qui même, en t'immolant, es toujours orgueilleux,  
 Toi, qui prétends toujours intéresser les cieux,  
 Connois mieux, mon ami, la divine sagesse;  
 Crois-tu qu'elle a reçu ton absurde promesse?  
 Va, tu peux l'oublier, sans redouter le ciel,  
 Il te juge imbécille, et non pas criminel,  
 Et ne voit rien en toi, qu'un esclave en démence,  
 Qui croit servir son maître, au moment qu'il l'of-  
 fense.

Mais,

DE L'ABBE DE RANCE. 9

Mais, s'il est indulgent, les humains font  
cruels,  
Ce joug que l'on s'impose, à l'aspect des  
autels,  
Rien ne peut le briser: il faut sans espérance  
Vieillir dans un ennui, nommé persévérance,  
Renfermer dans son sein sa plainte et sa douleur,  
Et de ses fers sacrés bénir la pesanteur.  
Hélas! vers le tombeau lentement entraînée,  
Telle est, depuis trente ans, ma vie infortunée.  
A-peine le serment eut enchainé mon sort  
Que, revenant soudain de son premier transport,  
Mon ame, avec terreur, mesure l'intervalle  
Qu'entre le monde et moi, ma promesse fatale  
Et mon pieux délire avoient mis pour toujours.  
Un morne désespoir vint obscurcir mes jours;  
Ces aimables desirs, charmes de la jeunesse,  
Ces sentimens si doux dont on chérit l'ivresse,  
Bienfaits, que la nature accorde à ses enfans,  
Et les besoins du coeur, plus chers que ceux des  
sens,  
Devinrent à la fois mon crime, et mon supplice.  
Accablé de ma chaîne, au fond du précipice,  
Je demeurai long-tems dans un muet effroi,  
Abandonné de tous, malheureux avec moi.

Mon coeur, encore frappé de ses aveugles craintes,  
 Comme un forfait nouveau, se reprochoit ses  
 plaintes,  
 Je regardois le ciel, sans oser l'implorer.

Encore, près d'un ami, si j'avois pu pleurer!  
 Dans son sein, quelquefois si j'avois pu répandre  
 Ces larmes, que mes yeux répandoient sur la cendre!  
 Hélas! les criminels, au fond de leurs cachots,  
 Ont le triste plaisir de parler de leurs maux,  
 Dans le coeur l'un de l'autre, ils épanchent leurs  
 peines,

Ils détestent tout haut leurs malheurs et leurs  
 chaînes;

Dans nos cachots sacrés, il faut gemir tout bas:  
 Nos trop justes regrets seroient des attentats;  
 Il faut les étouffer: un farouche silence  
 A banni de ces lieux la douce confiance;  
 Les pâles compagnons, que m'a donné le sort,  
 Se parlent seulement, pour s'annoncer la mort;  
 On s'évite, on se craint, & chaque solitaire  
 Sépares ses douleurs des douleurs de son frere.  
 En les communiquant, ils pourroient les calmer,  
 Tout malheureux qu'ils sont, ils n'oseroient  
 s'aimer.

Mais,

DE L'ABBE DE RANCE. II

Mais, quel est donc le but de ces rigueurs mi-  
stiques

De ces austérités, que l'on nomme héroïques ?  
Insensé, qui te crois au-dessus des humains,  
Pour creuser un tombeau, Dieu forma-t-il tes mains ?  
Pour ne voir que la mort, t-a-t-il donné la vie ?  
Ah ! songe à tes devoirs : fers l'homme et la patrie ;  
Ce sont là les tributs, qu'au ciel on doit offrir ;  
Apprends, apprends à vivre, et tu sçauras mourir.  
Crois-tu charmer le ciel, quand ta voix fanatique  
Heurle durant la nuit un barbare cantique,  
Tandis qu'autour de toi les mortels endormis,  
Jouissent du repos, que Dieu leur a permis ?  
Ton plain chant vaut-il mieux que leur sommeil  
tranquille,  
Dors, pour sçavoir veiller, veille pour être utile,  
Et ne fais point à Dieu présent de ton sommeil,  
Vois ce bon laboureur heureux à son reveil,  
Produire dans les flancs d'une épouse robuste  
Une postérité, comme lui simple et juste.  
Voilà l'être qui plait au Dieu qui l'a formé,

Automate impuissant, fantôme inanimé,  
Va, l'homme n'est point né pour n'aimer que son  
maître

Pour

Pour détruire ses sens, pour isoler son être,  
 Et toi sexe charmant, comme nous opprimé,  
 En de saintes prisons, comme nous renfermé,  
 Sexe que j'ai chéris, sans connoître tes charmes,  
 Toi, pour qui j'ai versé d'involontaires larmes,  
 Combien l'humanité doit s'attendrir sur toi!  
 Quoi! des mêmes rigueurs vous subissez la loi,  
 O! vous, objets touchants de qui la voix si tendre  
 Et l'organe enchanteur ne devoient faire entendre  
 Que l'aveu de l'amour et l'accent des plaisirs,  
 Vous qu'un Dieu bienfaisant offrit à nos désirs,  
 Je vous entends gémir dans vos tristes aziles,  
 Des tyrans en surplis victimes trop dociles  
 Le cilice meurtrit vos membres délicats,  
 Vous implorez un Dieu qui ne vous venge pas:  
 La nature se cherche et n'ose se connoître,  
 Vos coeurs n'osent parler: ha! quelque jours peut-  
 être

Nous reprendrons nos droits indignement ravis;  
 On doit, on doit un jour les voir anéantis,  
 Ces tombeaux détestés, séjour de l'esclavage,  
 Où Dieu n'est invoqué que par des cris de rage.  
 Ne me trompai-je point? pouvons nous l'espérer?  
 Humains faits pour l'erreur, peut-on vous éclairer?  
 Ha!

Ha! depuis que mon coeur en cette solitude,  
 De la captivité s'est fait une habitude  
 J'ai médité sur l'homme en gémissant sur moi,  
 J'ai médité sur Dieu, j'ai recherché sa loi;  
 Elle est dans tous les coeurs, et le mien l'a sentie,  
 Hélas! dans peu d'instants il va juger ma vie,  
 Si quelque repentir me poursuit à ses yeux,  
 C'est de m'être accablé de ce joug odieux,  
 Qui deshonore l'homme et le Dieu qu'il croit  
 suivre,  
 D'avoir perdu le droit de jouir et de vivre.  
 Lorsqu'aux pieds des autels mes freres gémissans  
 Elevoient jusqu'aux cieus leurs lugubres accens,  
 Je disois, sans me joindre à leur concert bizarre,  
 O! Dieu! pardonne-moi de t'avoir cru barbare.

Toi qui vins dans ces lieux, plein d'un sombre  
 transport,

Apporter l'épouvante, et le deuil, et la mort,  
 Toi, qui dictas pour nous des regles d'esclavage,  
 Rancé, tu dois fremir; sçais-tu que d'âge en âge  
 Tous ces infortunés, qu'un seul instant d'erreur,  
 Un fol enthousiasme, un désespoir trompeur,  
 Aura précipités dans ces prisons funestes,  
 Quand l'ennui de leurs jours consumera les restes  
 Alors

#### 14 REPONSE DE L'ABBE DE RANCE.

Alors qu'ils languiront en attendant la mort,  
N'imputeront qu'à toi les horreurs de leur sort ?  
Toi seul creufas le piège ouvert à la foibleffe,  
Va, ce Dieu, dont tu crains l'équité vengereffe,  
Que tu voulus servir, et méconnus toujours,  
Punira tes fureurs bien plus que tes amours.

Mais j'entends de l'airain le finiftre murmure  
Il faut aller encore fouiller ma fépulture,  
Puiffai-je m'y traîner pour la dernière fois,  
Je t'obéis encore en deteftant tes loix.  
Il le faut: mais, hélas! fi trente ans de mifere,  
Mes pleurs, mes cheveux blancs fouillés dans la  
pouffiere

Si les gémiffemens d'un coeur né vertueux,  
Obtenoient du très haut attendri par mes voeux  
Que l'homme dégagé d'un indigne esclavage  
Ne lui présentât plus qu'un libre et pur hommage;  
Avec ce doux espoir en fon fein rappellé,  
Dans ma tombe aujourd'hui j'entrerois consolé.



REPON.

REPONSE  
DE  
VALCOUR A ZEILA,  
PRECEDEE  
D'UNE LETTRE DE L'AUTEUR  
*A UNE FEMME*  
QU'IL NE CONNOIT PAS.

B

REPONSE

DE

VALCOIR A ZILLA

PAR

D'UNE LETTRE DE M. DE LAUREN

A M. DE LAUREN

DE M. DE LAUREN

B



## LETTRE DE L'AUTEUR.

J'ai écrit tant de tristes lettres à des femmes que je connoissois beaucoup, que j'ai cru possible d'en adresser une plaisante à une femme que je n'ai jamais vue. On n'est pas plutôt au fait l'un de l'autre, que l'intérêt tombe et s'éteint. L'ennui du cérémonial ou de l'habitude, succède à l'attrait de la curiosité, cette inquiétude de l'esprit qu'il est si doux de satisfaire et si heureux de conserver.

Quoiqu'il en soit, Madame, je me rappelle toute l'indignation que *Valcour* vous a causée. Vous ne conceviez pas, comment, de gaieté de coeur, j'avois chargé nôtre Nation d'une pareille atrocité: le crime étoit Anglois; pourquoi l'expatrier? Un françois ingrat et inconstant! ce double phénomène vous révoltoit; et par la chaleur que vous y mettiez, j'ai entrevu avec plaisir, qu'il y avoit encore, parmi les femmes, quelque étincelle de patriotisme. Hé bien, Madame, si j'ai eu des

torts, il faut les réparer: voici l'ouvrage que je vous ai promis. J'espère qu'il détruira les reproches que vôtre sensibilité faisoit à la mienne. Lisez et jugez-moi. Si Valcour est criminel, vous conviendrez qu'il en est bien puni; j'ai armé les élémens; j'ai déchaîné contre lui le Ciel, la Terre, et, plus que tout cela, les furies du remord. Depuis sa trahison il n'a pas un instant de repos; il s'abhorre; il se méprise; il semble que les cris de Zéila franchissent l'intervalle des mers, et viennent tous retentir dans l'ame de ce malheureux: enfin Madame, si tous les amans volages étoient traités avec cette rigueur, il faudroit indispensablement qu'ils prissent le parti de devenir fideles. N'est-ce pas là ce que vous demandiez? n'est-ce point cette réparation que vous exigiez pour l'honneur de vôtre sexe, et surtout du Nom françois? Que n'ai-je réussi? Quel triomphe pour moi, si le Monstre dont vous avez frémi, parvenoit à vous arracher des larmes! En amour, il n'y a rien de tel, que d'être un peu coupable: et c'est presque toujours, en méritant d'être haï, qu'on se fait aimer davantage. Tels  
font

font les caprices de la Nature, et ces mystères du coeur si favorables à ces êtres privilégiés, qu'on adore par dépit, et qui trahissent par habitude.

Je ne m'arrêterai pas, Madame, à tout ce que l'on en dira. Quel est le genre, contre le quel on ne s'élève point dans la nouveauté? il est toujours des Censeurs chagrins, ou des Sots inconséquens, que l'on désolé, par les tentatives que l'on fait pour les amuser; néanmoins, toute ma pompe Typographique n'a pû me mettre à l'abri des traits de la malignité: à l'occasion des Estampes que j'ay cru de bonne foi être un accessoire dont mes ouvrages avoient grand besoin; elle m'a gratifié de quelques Epigrammes toutes aussi drôles et aussi facétieuses les unes que les autres. Je m'en rappelle une surtout, qui m'a beaucoup amusée par son tour heureux et l'excellente plaisanterie qui la termine. Elle est, à ce qu'on m'assûre, d'un Abbé Ultramontain tout saupoudré de sel attique et profondément superficiel; d'ailleurs, homme plein d'esprit et de goût, comme vous l'allez voir; homme que l'on s'arrache, *mer-*

20 LETTRE DE L'AUTEUR.

*veilleux, incroyable, unique*, et qui joint au suprême talent des bons mots, la plus belle ame du monde. Voici l'Épigramme de M. l'Abbé.

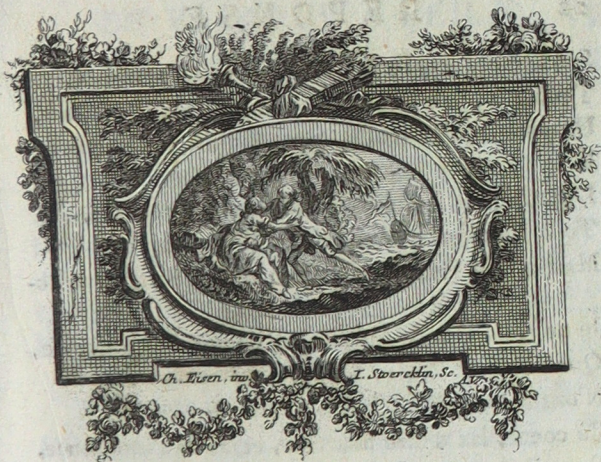
Lorsque j'admire ces *Estampes*,  
Ces *Vignettes*, ces *Culs-de-Lampes*,  
Je crois voir en toi, pauvre Auteur,  
(pardonne à mon humeur trop franche,)  
Un malheureux navigateur  
Qui se fauve, de planche en planche.

Comme cela est joli ! il est certain que si l'Auteur de ces six petits vers a cru me faire de la peine, il s'est bien trompé. J'ai de bonne heure, endurci ma sensibilité contre tous les desagrémens qui ne regarderont que mes ouvrages, et je ne veux point absolument être malheureux pour des Hémistiches.

Telle est ma profession de foi de Littérature, et je ne démentirai jamais ces principes que j'ai trouvés dans mon coeur, et dont mon esprit s'est fait un système que l'on feroit bien d'adopter.



REPON-



REPONSE  
DE  
VALCOUR.



Combien je suis coupable, et combien je  
m'abhorre!

Et c'est toi qui m'écris! toi, qui m'ai-  
mes encore!

Qui, bornant ta douleur aux regrets les plus doux,  
Crains même d'emprunter les accens du courroux!

O de ma trahison généreuse victime,

En me le pardonnant tu redoubles mon crime,

B 4

Sans

Sans doute je pourrois lui prêter des couleurs,  
 T'offrir un pere tendre, expirant dans les pleurs,  
 Un pere, qu'au tombeau conduisoit mon absence,  
 Et qui perdoit en moi son unique espérance,  
 L'héritier de ses biens, l'héritier de son nom,  
 Tous les titres flatteurs d'une illustre Maison.  
 Mais quand l'humanité, mais quand l'amour m'ac-  
 cuse,

Je ne sçais que frémir, et ne yeux point d'excuse,  
 Que dis-je? Zéila, tous ces prétextes vains  
 N'ont servi qu'à voiler mes horribles desseins.  
 Ce coeur, las d'être heureux, et las de l'innocence,  
 Eut, j'ose l'avouer, un moment d'inconstance ...  
 Dieu! qu'il m'a coûté cher! tout ce que le remords  
 A de tourmens secrets et de sombres transports,  
 Soupirs profonds et sourds, éternelles allarmes,  
 Néant d'une ame lâche, amertume des larmes,  
 Va, j'ai tout éprouvé: vain repentir, hélas!  
 Qui, né de tes malheurs, ne les répareoit pas!  
 „Puisque tu te repens, viens, accours, qui  
 t'arrête?  
 „Détourne, me dis-tu, les maux que l'on m'ap-  
 prête ...

J'y volois ... des devoirs le plus impérieux,  
 Le plus saint, le plus triste a retardé mes vœux.  
 Frappé d'un mal soudain, mon respectable pere  
 A besoin de son fils, pour fermer sa paupiere:  
 C'est sa mourante main qui m'enchaîne aujourd'hui;  
 Et je ferois pour toi ce que je fais pour lui.

Puisse,

Puisse, au moins, cette lettre, au gré d'un vent  
propice,  
Devançant le coupable, adoucir ton supplice,  
Ouvrir enfin ton ame aux charmes de l'espoir,  
Et, préparer l'instant, où tu dois me revoir!  
Depuis le jour fatal, témoin de ma furie,  
Apprends qu'elle douleur empoisonne ma vie,  
Quels ennuis renaissans s'attachent à mes pas.....  
Et juge si le Ciel sçait punir les ingrats.

A peine le vaisseau, complice de ma fuite,  
S'éloigne de la rive, où tranquille et séduite,  
Tu mêlois mon image aux erreurs du sommeil;  
Je me peins, Zéila, l'horreur de ton réveil.  
Pour la première fois, ô clarté formidable!  
Je me reconnois vil, et je me sens coupable;  
Je rentre dans mon coeur, dans ce coeur cri-  
minel,

Où le remords attache un vengeur éternel.  
Il me semble te voir tremblante, échevelée,  
M'appellant d'une voix à peine articulée,  
Parcourir tous les lieux, tous les détours secrets,  
Où l'Amour nous cachoit aux regards indiscrets;  
Errer, interroger la foule indifférente;  
Montrer à tous les yeux la terreur d'une Amante;  
Et, trop certaine enfin qu'à jamais tu me perds;  
Effrayer par tes cris le rivage des mers,  
D'un regard immobile en mesurer l'espace,  
Du vaisseau fugitif suivre toujours la trace,

Et, l'oeuil noyé de pleurs, attester mes sermens,  
Mes sermens, sur les eaux emportés par les vents.

Je demeure stupide, et ma vue attentive  
Ne peut quitter le bord où tu restes captive;  
L'air siffle; un voile immense enveloppe les Cieux,  
Et ce funeste bord disparoît à mes yeux.  
Ah! j'en frissonne encor; sans doute la Nature  
De son sein ébranlé repoussoit un parjure.  
Deux nuages brulans, l'un contre l'autre armés,  
Font jaillir mille éclairs de leurs chocs enflammés.  
L'espoir fait; l'art en vain lutte contre la foudre.  
La voile se déchire, et le mât tombe en poudre.  
Cent tonnerres nouveaux, sous l'abîme grondans,  
Joignent leur bruit affreux au tumulte des vents.  
La vague amoncelée est un torrent qui roule;  
En sillons embrasés le Ciel s'ouvre, s'éroule.  
Le Pilote pâlit à son dernier effort,  
Tout tremble, et chaque flot semble apporter la  
mort.

Je ne vois que toi seule .... errant dans les ténèbres,  
A travers les sanglots, les hurlemens funèbres,  
Je t'entends me crier: „arrête, malheureux;  
„Arrête, au nom des pleurs qui tombent de mes  
yeux.

„Ai-je donc mérité d'être, à ce point, trahie!  
„Que t'ai-je fait? pour toi j'aurais donné ma vie.  
„Ingrat, songe à tes jours conservés par ma main;  
„Songe au tendre dépôt renfermé dans mon sein.

Alors,

Alors, mon coeur se glace, et tous mes sens fré-  
missent,

Sur mon front pâlisant mes cheveux se hérissent.

„Plongez-moi, m'écriai-je, au plus profond des  
mers,

„Puisse-t-on me cacher dans la nuit des Enfers!

„Vous périssez par moi; prenez votre victime:

„Quand le Ciel est armé, c'est pour punir le crime.

„J'ai brisé tous les noeuds, enfreint tous les devoirs;

„J'ai commis dans un seul les forfaits les plus noirs.

„Immolez un Barbare, et vengez l'innocence.

A ma fureur succède un ténébreux silence;

Et la tempête même, avec tout son effroi,

Paroît à tous les yeux moins horrible que moi.

Pour comble de malheur, l'air se calme et s'épure.  
Le tonnerre est plus sourd, la nue est moins obscure.  
Chacun, en cris de joie, exhale son transport;  
Et je regrette seul le naufrage et la mort.

On approche; mon oeil croit déjà reconnoître  
Les bords, dirai-je heureux, où le Ciel m'a fait  
naître.

Te peindrai-je l'instant, où mon pere éperdu

Retrouve enfin son fils après l'avoir perdu?

A mon premier aspect, il jette un cri, s'élance.

„O mon fils, mon cher fils, ô ma douce espérance!

Dit-il . . . sa voix se perd; et muet, oppressé,

Il me tient dans ses bras étroitement pressé.

Je



DE VALCOUR A ZEILA. 27

Que m'ont-elles offert? dans leurs coeurs lan-  
guissans

L'amour est composé de mille sentimens,  
Qui, loin d'être assortis, l'un à l'autre se nuisent,  
Se mêlent à sa flamme, et bientôt la détruisent.  
Le Ciel, ainsi qu'à toi, leur donna des vertus;  
Mais tous ces dons, hélas! font par nous corrompus.  
Pour mieux nous enchaîner, elles prennent nos  
vices,

Tournent contre nos coeurs nos propres artifices;  
Et, de nous apprenant la feinte et les détours,  
Font de tristes heureux qui se plaignent toujours,  
Qui, même, en l'adorant, redoutent leur maîtresse,  
Se tourmentant toujours, la tourmentent sans  
cesse,

Ou, fiers de la trahir, après l'avoir été,  
Se sauvent du dégoût par l'infidélité.

Est-ce là cet amour, dont je connus la flâme  
Ce sentiment profond qui se nourrit dans l'âme  
Qui, toujours rajeuni par d'immortels desirs,  
Survit à l'habitude, et croît par les plaisirs?  
Cet amour qui jouit du bonheur qu'il procure;  
Ce charme répandu sur toute la Nature;  
Et par qui l'homme enfin, caché dans les déserts,  
Peut, sur le sein qu'il aime, oublier l'Univers,  
Sont-ce là ces transports, ausquels tu t'abandonnes?  
Quels baisers seroient doux, après ceux que tu  
donnes?

Elois

Eloigné de tes yeux, arraché de tes bras,  
 Je cherchois la nature, et ne la trouvois pas.  
 Dans ces tristes enclos, où, captive et bornée,  
 A subir nôtre joug nous l'avons condamnée,  
 Où l'oïfif citoyen, que tant de fois j'ai fui,  
 Promene, chaque jour, son luxe et son ennui;  
 Combien je regrettois cette immense étendue,  
 Théâtre magnifique où s'égate la vue,  
 Ces tableaux variés, ces vastes horizons,  
 Et ces nuages d'or qui couronnent les monts!  
 Combien je regrettois ces lacs et ces fontaines,  
 En nappes de cristal épanchés dans les plaines;  
 Ces arbres toujours verts, dont les fruits odorans  
 Offroient à nôtre soif leurs sucs rafraîchissans;  
 Tous ces riches objets, ornés par l'innocence,  
 Embellis par l'amour, surtout par ta présence!  
 Combien sous ces lambris, où les soins dévorans  
 Rongent ces malheureux, que nous nommons les  
 Grands;

Je me suis rappelé ce réduit solitaire,  
 Où le bonheur est pur, où la joie est sincère,  
 Où, répétés sans cesse, au gré de nos desirs,  
 Nos hommages au Ciel n'étoient que nos plaisirs!  
 De nos femmes cent fois admirant la parure  
 Et de leurs vains attraits la coupable imposture,  
 Je me représentois ces longs cheveux flotans,  
 Sur ton sein découvert, épars au gré des vents;  
 Les faciles replis de ta robe tigrée,  
 Voltigeante sans art et sans soin préparée,

Lors-

Lorsque tu revenois m'apporter, au matin,  
Et les fleurs et les fruits qu'avoit cueillis ta main.

C'est ainsi qu'en secret t'adressant mon hom-  
mage

Je portois en tous lieux mon crime et ton image.  
A des triomphes vains et trop peu faits pour moi,  
Je préférois les pleurs que je versois pour toi.

Un soir, enseveli dans l'épaisseur de l'ombre,  
J'abandonnois mes sens à l'ennui le plus sombre :  
Je reçois . . . ah ! grand Dieu, quel instant pour  
mon coeur !

Quel mélange inoui d'allégresse et d'horreur !  
Je reçois cette lettre, où ton ame respire,  
Que l'amour m'adressa, que l'amour fit écrire ;  
Et qui prouvé à jamais aux amans malheureux,  
Que l'art n'a point d'obstacle, invincible pour eux.  
Elle échappa, cent fois, de ma main défaillante,  
J'y lisois, en tremblant, le nom de mon amante :  
Et mes larmes, tombant sur ces traits précieux,  
Formoient, à chaque mot, un voile sur mes yeux.  
C'est alors que Valcour, effraîé de lui-même,  
Sentit plus que jamais ton infortune extrême.  
Une seconde fois je voulus fuir, hélas !  
De mon pere, en fuyant, j'avançois le trépas.  
Je relisois ta Lettre au lever de l'aurore,  
Veillant au sein des nuits, je la lisois encore.

Je

Je ne pouvois quitter ces funestes récits.  
 Tout mon coeur s'entr'ouvroit au seul nom de mon  
 fils.

Oui, je croyois le voir, ce fils si plein de charmes,  
 Lever ses foibles mains pour essuyer tes larmes,  
 Tandis que lui donnant la plus tendre leçon,  
 Tu lui fais répéter et bégayer mon nom.  
 Rempli de ces objets, consterné, solitaire,  
 Je fuyois tous les yeux, même ceux de mon pere.  
 Observant mon silence, épiant mes discours,  
 En vain son amitié m'interrogeoit toujours;  
 Je n'osois lui parler, je n'osois lui répondre;  
 Ses regards m'accabloient et sembloient me con-  
 fondre.

Pouvois - je révéler mes horribles secrets,  
 Et des malheurs honteux produits par des forfaits !

Un songe fit enfin ce que je n'osois faire,  
 Et du fond de mon coeur arracha ce mystère.  
 Un sommeil douloureux, succédant à mes maux,  
 Ne me laissoit goûter qu'un pénible repos.  
 Je te vis ; quel aspect ! quelle funèbre image !  
 Sous le même palmier, sur le même rivage,  
 Où je t'abandonnai, pour chercher loin de toi,  
 Les tourmens que mon crime entraînoit après moi.  
 Sur un lit de gazon ta tête étoit penchée,  
 Comme une tendre fleur, que les vents ont séchée.  
 Tes yeux encor sereins, encor remplis d'amour,  
 S'éteignoient par degrés et se fermoient au jour.

Mon



„ Au nom de tous les droits que le Ciel m'a donnés,  
 „ Au nom de mes vieux jours, par vous infortunés,  
 „ Mon fils, arrachez-moi ce soupçon qui m'accable;  
 „ Est-on si malheureux, quand on n'est point cou-  
 pable?

Mon pere, je le suis, m'écriai-je . . . . et soudain,  
 O Zéila, ta lettre est remise en sa main.

Peins-toi mon tremblement, ma pâleur, mes al-  
 larmes.

A ses pieds étendu, je les baignois de larmes.

„ Malheureux, me dit-il, va, cours, franchis les  
 mers;

„ Et fuis, loin de mes yeux, au bout de l'Univers.

„ Ta mere, hélas! mourut, en te donnant la vie.

„ Je sens que ma carrière est près d'être finie;

„ Je n'ai que toi . . . . N'importe; il faut nous fé-  
 parer;

„ De l'aspect d'un coupable il faut me délivrer.

„ Que ferois-je de toi, toi dont la main parjure

„ Assassinâ l'Amour, outragea la Nature?

„ Tremble, tremble aux seuls noms et d'épouse et  
 de fils.

„ Ne vois-tu pas leurs pleurs? n'entends-tu pas  
 leurs cris?

„ Chaque instant qui s'écoule accumule tes crimes.

„ Cours; arrache au trépas de si tendres victimes;

„ Va réparer leurs maux; va briser leurs liens.

„ Va, leurs droits confondus sont plus saints que  
 les miens.

Le

DE VALCOUR A ZÉILA. 33

Le feu de ses discours, la douleur qui le presse,  
 Son trouble et mon aspect accablent sa foiblesse :  
 Il tombe dans mes bras presque sans mouvement,  
 Ma chère Zéila, c'est depuis ce moment,  
 Que j'ai, de jour en jour, à trembler pour sa vie ;  
 Mais l'espérance enfin, qui me sembloit ravie,  
 Apporte quelque calme à mon coeur éperdu :  
 Mon pere peut renaître, et peut m'être rendu.

C'est alors qu'affranchi d'un devoir si funeste,  
 Je pourrai de mes jours te consacrer le reste.  
 O toi, par qui je vis, mon épouse, ma soeur,  
 Cet espoir consolant fait tressaillir mon coeur.  
 Que je vais t'adorer ! que je vais te le dire !  
 Je dois compte à l'Amour de l'air que je respire.  
 Seul auteur de tes maux, je dois les expier,  
 M'en souvenant toujours, te les faire oublier ;  
 Marquer par ton bonheur chaque instant de ta vie ;  
 T'idolâtrer enfin après t'avoir trahie :  
 Ne penser, ne sentir, n'exister que par toi,  
 Et mériter l'amour dont tu brûlas pour moi.  
 Ton fils ! eh bien ton fils, je crois déjà l'entendre,  
 Ajoûter à mon nom le titre le plus tendre,  
 Mêler sa douce voix à tous nos entretiens ;  
 Je le vois de tes bras s'élançer dans les miens.  
 Infortuné pour moi, lorsqu'à peine il respire,  
 Il n'a vu que des pleurs : commence à lui sourire.  
 Je pourrai donc bientôt, au comble de mes vœux,  
 Vous ferrer sur mon sein, vous réunir tous deux !

Répète-lui, cent fois, qu'il va revoir son pere;  
 Mais ne lui dis jamais que j'ai trahi sa mere.  
 Que mon aspect, hélas! n'excite point ses cris;  
 Et que je puisse encore être aimé de mon fils!  
 Mon pere, en l'adoptant, sçaura sécher tes larmes.  
 Il ne pourra jamais résister à tes charmes.  
 Oui, tu seras sa fille; il t'ouvrira son coeur:  
 Avant de te connoître il est ton protecteur.  
 Il nous partagera son auguste tendresse;  
 Nous servirons tous deux d'appuis à sa vieillesse,  
 Tranquille, tu croiras être encor dans tes bois,  
 Et nous ferons heureux, quoique soumis aux Loix.  
 Les Loix! connois le sens de ce mot si sublime:  
 Sans elles, parmi nous, tout semble illégitime:  
 Et, du bonheur public infidèles garants,  
 Ces guides des humains, sont aussi leurs tyrans;  
 N'importe, si tu veux, conservant tes usages,  
 Pour être vertueux, nous resterons sauvagès.  
 Pour consacrer nos noeuds, il suffit de s'aimer;  
 Le crime est de les rompre, et non de les former.  
 Ton Dieu que j'adorai, commande l'innocence;  
 Et donne à la vertu l'amour pour récompense.  
 Ton Dieu fera le mien; il fera mon bonheur;  
 Et je suivrai les loix qu'il grava dans ton coeur.

Mais, Ciel! si confirmant tes cruelles allarmes,  
 On alloit, j'en frémis, ensevelir tes charmes,  
 Dans ce lieu redoutable, où la tendre Beauté,  
 Ainsi que son honneur, pleure sa liberté;

Où

Où l'Amour gémissant languit dans les entraves;  
 Où les plaisirs d'un seul occupent mille esclaves!...  
 Ma chère Zéila, prévien ce coup affreux.  
 Zéila, tombe aux pieds du Maître impérieux  
 Qui veut te condamner à cette ignominie.  
 Ah! ne rougis de rien; presse, pleure; supplie;  
 Que ton fils avec toi s'attache à ses genoux.  
 Epuise sur son coeur les charmes les plus doux,  
 Les larmes, les soupirs, et même l'artifice.  
 Pour le vaincre surtout flatte son avarice:  
 Dis-lui que ton époux, ton frere, ton amant,  
 Franchit les vastes mers, qu'il vient en ce moment  
 Lui porter ta rançon .... Ô bonheur! ô tendresse!  
 Pour la première fois je bénis ma richesse:  
 A quel plus noble emploi peut être destiné  
 Cet or, utile enfin, que le Ciel m'a donné!  
 Qu'avec ravissement je te le sacrifie!  
 Au prix de tout mon bien, si j'ai sauvé ta vie,  
 Si j'ai brisé tes fers, si mon fils m'est rendu,  
 Avec tous ces trésors, que puis-je avoir perdu?  
 . . . . .

Où suis-je? Qu'ai-je appris? Rien ne m'est plus  
 contraire.

Il n'est plus de danger pour les jours de mon pere,  
 Chere amante, combien je vais finir de maux:  
 Cieux! favorisez-moi: Mer, aplanis tes flots;

36 REPONSE DE VALCOUR A ZEILA.

Aux vœux de Zéila, ne sois point infidèle,  
C'est un Amante en pleurs ... c'est un fils qui m'appelle,

Puisse, puisse le Port où j'ai pu te laisser,  
Ma chère Zéila, ne point me repousser,  
Comme un Monstre odieux, à tes maux insensible;  
Qu'il ouvre à ton vengeur son enceinte paisible:  
Et, pour premiers objets, à mes yeux attendris  
Présente, sur le bord, mon épouse et mon fils.



LET-



*Ch. Eisen. inv.*

*Joan. Storerlin. sc. A.V.*

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

1770. 1771. 1772. 1773. 1774. 1775. 1776. 1777. 1778. 1779. 1780. 1781. 1782. 1783. 1784. 1785. 1786. 1787. 1788. 1789. 1790. 1791. 1792. 1793. 1794. 1795. 1796. 1797. 1798. 1799. 1800. 1801. 1802. 1803. 1804. 1805. 1806. 1807. 1808. 1809. 1810. 1811. 1812. 1813. 1814. 1815. 1816. 1817. 1818. 1819. 1820. 1821. 1822. 1823. 1824. 1825. 1826. 1827. 1828. 1829. 1830. 1831. 1832. 1833. 1834. 1835. 1836. 1837. 1838. 1839. 1840. 1841. 1842. 1843. 1844. 1845. 1846. 1847. 1848. 1849. 1850. 1851. 1852. 1853. 1854. 1855. 1856. 1857. 1858. 1859. 1860. 1861. 1862. 1863. 1864. 1865. 1866. 1867. 1868. 1869. 1870. 1871. 1872. 1873. 1874. 1875. 1876. 1877. 1878. 1879. 1880. 1881. 1882. 1883. 1884. 1885. 1886. 1887. 1888. 1889. 1890. 1891. 1892. 1893. 1894. 1895. 1896. 1897. 1898. 1899. 1900. 1901. 1902. 1903. 1904. 1905. 1906. 1907. 1908. 1909. 1910. 1911. 1912. 1913. 1914. 1915. 1916. 1917. 1918. 1919. 1920. 1921. 1922. 1923. 1924. 1925. 1926. 1927. 1928. 1929. 1930. 1931. 1932. 1933. 1934. 1935. 1936. 1937. 1938. 1939. 1940. 1941. 1942. 1943. 1944. 1945. 1946. 1947. 1948. 1949. 1950. 1951. 1952. 1953. 1954. 1955. 1956. 1957. 1958. 1959. 1960. 1961. 1962. 1963. 1964. 1965. 1966. 1967. 1968. 1969. 1970. 1971. 1972. 1973. 1974. 1975. 1976. 1977. 1978. 1979. 1980. 1981. 1982. 1983. 1984. 1985. 1986. 1987. 1988. 1989. 1990. 1991. 1992. 1993. 1994. 1995. 1996. 1997. 1998. 1999. 2000.

LETTRE  
DE  
VALCOUR A SON PERE,  
POUR SERVIR  
DE SUITE ET DE FIN AU ROMAN  
DE ZEILA;  
PRECEDEE  
D'UNE APOLOGIE DE L'HEROIDE.

C 4 .

L E T T R E

V A L L O I R A S S A M E N T

D E S I N T E R E S S E S R O M A I N S

D E M A R C H I S

D E M A R C H I S

J  
c  
c  
f  
l  
d  
r  
Q  
C  
s  
l  
s  
J  
b



# A P O L O G I E

DE

## L'HEROIDE.

**J**e demande très-férieusement pardon à tous ceux qui ont de l'antipathie pour les héroïdes, de leur en presenter une et de choquer ainsi leur goût ou leur préjugé. Mais celle-ci ne doit être regardée que comme la fuite d'un ouvrage, qu'on me reprochoit de laisser imparfait. On a vu Zéila trahie, abandonnée; Valcour repentant, qui part pour réparer son crime. Mais que deviendrat-il? Qu'est devenue Zéila elle-même? Respire-t-elle encore? Est elle Esclave ou libre? C'est pour compléter tous ces intérêts suspendus, que j'ai imaginé la lettre qui suit, la dernière absolument que je prétende exposer à la satiété de mes sévères Aristarques. J'avouerai d'ailleurs, qu'elle m'a offert des tableaux et des situations qui m'ont séduit: on

C 5

y trou-

y trouvera plus d'action, plus de mouvement, et, en quelque sorte, plus de dramatique que dans les précédentes. Un autre avantage, digne peut-être de quelque attention, c'est que les trois lettres, qui concernent Zéïla, réunies, achèvent une espece de petit Roman en vers sous une forme unique, ou du moins rare dans nôtre langue.

On me reprochera sans doute quelques invraisemblances; celle par exemple d'avoir fait entrer Zéïla au Serrail quoique, par une délicatesse ridicule, on y exige au profit du Sultan, la plus scrupuleuse virginité. Mais est-il impossible qu'il se soit glissé de la fraude dans une coûtume aussi rigide; tout passe avec un peu d'adresse; et le grand Turc, malgré sa réputation de connoisseur, peut y être trompé tout comme un autre.

Parmi les clameurs confuses, élevées contre l'Héroïde et ses plaintifs adhérens, il paroît qu'on veut d'abord établir, que le genre de l'Héroïde est un genre *froid & faux*. Voilà, ce me semble, un jugement bien sévère: un genre est faux, lorsqu'il est évidemment

con-

contraire à la nature. Or je ne vois rien de si naturel que de supposer un Personnage intéressant, agité de quelque passion violente, qui, par le moyen d'une lettre, soulage les ennuis de l'absence, et répand son ame et ses secrets dans le sein d'un pere, d'une épouse, d'une maîtresse ou d'un ami. Une lettre, de tous les genres d'écrire, est le plus vrai, le plus rapproché de l'entretien ordinaire, et le plus propre sur-tout au developpement de la sensibilité. Il n'est donc point faux, et comment seroit-il froid avec cette dernière prerogative? D'ailleurs, quelque Ouvrage qu'on se propose, la chaleur ou le froid sera moins dans le genre que dans l'ame et l'imagination de ceux qui s'y destinent.

On fonde sur-tout l'averfion pour l'héroïde sur la nécessité, ou plutôt l'usage, établi de tout tems, de l'écrire en vers. La Poësie est un langage à part, reçu et adopté comme la Musique qui enchante tous les jours nos oreilles, et se venge par le sentiment de tous les calculs de la raison. Est-il vraisemblable qu'on se poignarde et qu'on meure en chantant?

tant? Est-il vraisemblable que gros René, Mascarille, Flipotte et Cataut parlent en vers? Oui, tout cela rentre dans l'ordre de la vraisemblance, et devient une seconde nature, par la force de l'habitude, et l'autorité des suffrages. Une langue n'est qu'une convention, et peut avoir differents dialectes.

La vraie Poésie peut s'emparer de tous les genres où la passion respire, elle ne laisse point appercevoir son mécanisme, elle se fait sentir à l'ame avant que l'esprit ait eu le tems de la précautionner contre son plaisir: comme dans un concert on oublie les instrumens, pour ne s'occuper que des sons enchanteurs qui en resultent, et produisent la plus touchante harmonie.

En aggreffant l'héroïde on fait *une classe séparée de tous les genres que la gaité vivifie*. On prétend que toutes les formes leur conviennent, prose ou vers. *Les hommes, dit-on, en parmi eux les françois de préférence, pardonnent tout, se prêtent à tout, pourvu qu'on les amuse*. Ces reflexions trouvent des contradicteurs. Prodiges de nôtre gaité, nous sommes

mes

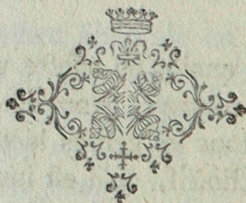
mes avares de nos larmes. C'est par le cri des hommes rassemblés qu'on peut juger sur-tout le caractère d'une Nation, et nos spectacles seroient peut-être la meilleure Ecole d'un Moraliste, et ces mêmes spectacles ne se soutiennent que par les grands tableaux, les tableaux nobles, pathétiques et attendrissans.

On condamne dans les héroïdes les sujets sombres et lugubres. Qu'importe pourvu qu'ils soyent intéressans, qu'ils remuent, qu'ils transportent, et qu'ils compensent la brièveté de l'ouvrage par la violence des secousses, et la force des impressions; La Poésie est la langue de la mémoire et pourquoi ne le seroit-elle pas de même dans l'héroïde? Un beau vers, un vers de sentiment se retient, quelque part qu'il se trouve.

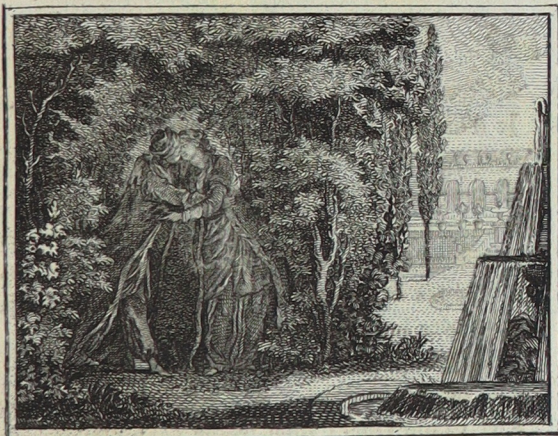
En général quoiqu'on affecte un peu trop de prévention contre ce genre d'héroïdes, j'imagine, que tous les genres bien traités ont leur mérite distinctif, qu'il est inutile de leur disputer. Ne nous érigeons point en censeurs trop épineux; ne donnons des loix qu'avec une extrême circonspection, sur-tout à la Poésie,

#### 44 APOLOGIE DE L'HEROÏDE.

fié, qui a son foyer dans l'ame, et qui ne reconnoît pour modele que le tableau même de la Nature. Les différentes fortes de talents doivent être à la société, ce qu'est à la terre la variété des fleurs. Les unes nous plaisent plus que les autres, mais presque toutes ont leurs parfums, leur éclat et leur beauté. Les Eclogues de Théocrite, les Idilles de Gallus, les héroïdes d'Ovide ont passé jusqu'à nous comme l'Iliade d'Homere, les Tragédies de Sophocle, et la Tragédie de Longin: La posterité n'a point d'égards à toutes les contradictions des contemporains. Sa main impartiale distribue des couronnes à tous ceux qui se sont distingués dans les genres qu'ils avoient choisis.



LET-



Ch. Eisen, inv.

Joseph Storercklin, sc. A.V.

LETTRE  
DE  
VALCOUR A SON PERE.



Mon Bienfaiteur! mon Pere! en cet  
heureux moment,  
Permits à mes transports ce tendre  
épanchement;  
Tu vis le sombre ennui, la profonde tristesse  
Dessécher par degrés la fleur de ma jeunesse.  
Le crime, alors, le crime habitoit dans mon coeur;  
Je n'avois pas le droit de prétendre au bonheur.

Mal-

## 46 LETTRE DE VALCOUR

Maître de mon secret, tu frémis du coupable.  
 Je n'oublierai jamais ce courroux vénérable  
 Qui montra la lumière à ce coeur abattu,  
 Et me faisant rougir, me rendit ma vertu.  
 Ma vertu t'appartient, et je t'en dois l'hommage :  
 Puisse-t-il ranimer les langueurs de ton âge,  
 Et sur tes cheveux blancs, sur ton front respecté  
 Répandre les rayons de ma félicité !  
 Zéila vit encor ; Zéila m'est fidelle :  
 Elle fut malheureuse ; elle est cent fois plus belle.  
 Ah ! grand Dieu ! quel trésor j'avois abandonné !  
 Juge de son amour ... elle m'a pardonné.  
 Je renais ; sous mes pas sa main ferme un abîme ;  
 Un autre air m'environne ; un nouveau sang m'a-  
 nime.

Mais apprends quel outrage et quels maux j'ai  
 soufferts :

Daigne, un instant me voir égaré sur les mers,  
 Par d'affreux souvenirs épouvanté sans cesse,  
 Ne sachant plus sur qui j'appuierois ma foiblesse,  
 Aussi loin de mon Pere expirant dans les pleurs,  
 Que de l'objet sacré, trahi par mes fureurs ;  
 J'entendois, tour-à-tour, dans mon âme trem-  
 blante ;

Les sanglots paternels et les cris d'une Amante.  
 C'est alors qu'abîmé dans le sein des douleurs,  
 Je mesurai mon crime, et vis tous mes malheurs.

Je

Je touche enfin aux lieux, témoins de mon  
parjure,

Où j'outrageai l'Amour, & bravai la Nature;  
Où je connus la honte .... à l'aspect de ces bords;  
Je ne pus contenir ma crainte & mes transports.

Quels sentimens divers combattoient dans non ame!  
La terreur la faisit, l'espérance l'enflâme:

Je rougis, je pâllis, mes yeux n'osent s'ouvrir;  
Et cet effroi mortel est mêlé de plaisir.

Avec frémissement je descends sur la rive,  
Je crois, à chaque pas, voir Zéïla captive,

Qui, me reconnoissant parmi ses oppresseurs,  
Se prosterne à mes pieds, les inonde de pleurs;

Et, par moi seul réduite à tant dignominie,  
Lève vers moi ces mains qui m'ont sauvé la vie.

A ce tableau, je cours, dans la foule égaré,  
Vers le fatal réduit du Tyran abhorré,

Qui fit esclave, hélas! un objet plein de charmes,  
Paya le droit affreux de voir couler ses larmes,

Et courba sous le joug des plus barbares loix,  
Ce vertueux orgueil, libre au moins dans les bois.

J'entre... Ciel! quel objet devant moi se présente!  
Un triste & foible enfant, que ma vue épouvante.  
Ah! j'en frissonne encor; ses bras étoient meurtris.  
Il sembloit que la crainte eût étouffé ses cris.  
Fuyant vers son berceau ma présence étrangere,  
Ses timides regards redemandoient sa mere.

D

Rem-

Rempli d'un morne effroi, souffrant, inanimé,  
 D'une lente douleur il mouroit consumé.  
 Des traits de Zéila je crus, sur son visage,  
 Distinguer, entrevoir une confuse image.  
 Je sens des pleurs alors s'échapper de mes yeux,  
 Et prends entre mes bras cet enfant malheureux,  
 Docile à cet instinct dont la douceur m'attire,  
 A travers les sanglots où ma parole expire,  
 Zéila, m'écriai-je; & cet enfant soudain  
 Me serre, en fouriant, de sa débile main:  
 Il ne peut s'arracher de mon sein qu'il caresse,  
 Et m'appelle son pere, en voiant ma tendresse.

Son maître accourt, menace, et prêt à lui  
 parler,

Je sens ma voix s'éteindre, et mon cœur se troubler,  
 Je l'interroge enfin, après un long silence;  
 Je le presse: il me fixe, et quelque tems balance.  
 Que voulois-je sçavoir? que m'apprend-il, hélas?  
 „De Zéila, dit-il, l'enfant est dans vos bras:  
 „ Sous de moins dures loix sa mere est enchainée;  
 „ Aux plaisirs du Serrail le Ciel l'a destinée:  
 „ C'est moi qui l'ai venduë. A ces mots foudroyans,  
 Le frisson de la mort s'empara de mes sens.  
 Mon malheur est au comble: il me rend le courage.  
 „ Sers-moi, dis-je à ce Monstre, & venge mon  
 outrage,

„ Aux

„ Aux lieux où Zéila languit dans les regrets,  
 „ Il faut, dès cette nuit, me frayer un accès :  
 „ Tout cet or est à toi. Que ne peut l'avarice ?  
 De mon noble projet il devient le complice.  
 D'un Garde du Palais il court gagner la foi ;  
 Et l'habit Musulman est revêtu par moi.  
 Résolu de mourir, quelle eût été ma crainte ?  
 Du ferrail, sans trembler, je pénétrois l'enceinte,  
 Les horreurs, les périls, dont j'étois entouré,  
 Me sembloient un triomphe à mes vœux préparé.  
 Je voulois voir encor mon amante fidelle ;  
 Trop heureux que mon sang fût versé devant  
 elle !

Que la nuit parut lente à mon empressement ?  
 Au retour du Soleil, je me crus, un moment,  
 Jouet d'une vapeur ou d'un pouvoir magique.  
 Devant moi se découvre un péristyle antique,  
 Où différens parfums maroient leurs odeurs  
 Aux parfums exhalés de cent vases de fleurs,  
 A des balustrés d'or s'enlaçoit un feuillage  
 Qui tempéroit le jour par son utile ombrage.  
 Cent réservoirs d'eau vive, entourés de jasmins,  
 Baignoient, en s'épanchant, l'albâtre des bassins,  
 Le plafond déployoit la plus riche peinture,  
 Où l'art, trompant les yeux, égaloit la Nature ;  
 Et des sofas, ornés des tapis les plus beaux,  
 Partout, dans ce réduit, invitoient au repos.

D

Qu'il

Qu'il étoit loin de moi ! quelle affreuse journée !  
 Au choix d'une Sultane elle étoit destinée.  
 Déjà, de toutes parts, s'assemble, en ce séjour,  
 Ce que la Circassie a formé pour l'Amour ;  
 La beauté, la fraîcheur, attraits de la Jeunesse,  
 Ensevelis dans l'ombre, au sein de la tristesse.  
 Mille esclaves, par ordre, au son des instrumens,  
 Viennent briguer le prix et lutter d'aggrémens :  
 L'or avec art tressé brille dans leur parure ;  
 L'éclat des diamans enrichit leur ceinture.  
 L'une dans ses regards exprime la fierté ;  
 L'autre ouvre un œuil mourant, fait pour la  
 volupté.

Mais toutes sur leurs fronts peignoient la jalousie,  
 Et l'émulation de la coquetterie ;  
 Le passage éternel de la crainte à l'espoir,  
 Le vuide affreux du cœur, le desir du pouvoir,  
 Le caprice, le goût des intrigues fatales,  
 Et sur-tout le projet d'éclipser leurs rivales.

Une seule fuyoit ce concours odieux,  
 Et sembloit dédaigner la pompe de ces lieux :  
 Un voile rabattu me déroboit ses charmes,  
 Mais ne pouvoit cacher ses soupirs et ses larmes,  
 Combien son abandon me parut séduisant !  
 Et quelle grace encor dans son accablement !  
 Sur un marbre voisin elle étoit appuyée,  
 Plaintive, solitaire, et pourtant enviée.

A ce

A ce nouvel aspect, tout mon cœur se troubla:  
 Une secrète voix me nommoit Zéïla.  
 Oubliant le ferrail et sa contrainte austère,  
 Je voulus, mille fois, decouvrir ce mystère,  
 Détacher, déchirer ce voile trop jaloux,  
 Et de la jeune Esclave embrasser les genoux.  
 Ce sentiment trop prompt, par un autre s'efface.  
 Un Dieu, sans doute, un Dieu suspendit mon au-  
 dace.

Le Sultan a paru: Monarque infortuné,  
 Il lève un front superbe, et voit tout prosterné.  
 Du pouvoir despotique affreuse et triste image!  
 Vous, que la crainte adore, et que sert l'escla-  
 vage,  
 Que de tributs honteux, et d'encens consumés,  
 Pour vous dédommager du bonheur d'être aimés!  
 Sur mille objets rians que sa Cour lui présente,  
 Il promène, au hazard, sa vue indifférente.  
 Morne au sein des grandeurs, sans amour, sans  
 desirs,  
 Il paroît accablé de l'ennui des plaisirs.  
 Sur l'Esclave voilée enfin son œuil s'arrête;  
 Et bientôt il lui fait annoncer sa conquête;  
 Le voile tombe. O Ciel! à ce seul souvenir,  
 Je sens mon cœur encor, palpiter et frémir.  
 Que vis-je? Zéïla, Zéïla gémissante,  
 Repoussant de ce choix la marque avilissante,

D 3

Pleu-

Pleurant son infortune, et son titre fatal.  
 „ Sultan, à tes genoux, reconnois ton Rival,  
 „ Méciaï je; punis un jeune téméraire,  
 „ Qu'irrite le malheur, qui brave ta colere:  
 „ J'aime; je suis François; je ne redoute rien,  
 „ Mon trésor le plus cher, et mon unique bien  
 „ Me font ravis par toi; cette Esclave est ma  
     femme.  
 „ Du plus noir des forfaits j'avois payé sa flamme,  
 „ Pour racheter sa vie, et pour briser ses fers,  
 „ Déchiré de remords, J'ai traversé les mers,  
 „ Je connois ta grandeur; et, quoiqu'elle en mur-  
     mure,  
 „ Je connois encor mieux les droits de la Nature.  
 „ Rends-moi l'honneur, rends-moi l'objet de mon  
     amour;  
 „ Ou, qu'à tes pieds, Sultan, on m'arrache le  
     jour.

Tandis que je parlois, ma Zéïla mourante  
 Rapelloit vainement sa force défailante.  
 Le Sultan étonné balance quelque tems,  
 Et paroît agité de divers mouvemens.  
 Quand son orgueil blessé lui demande ven-  
     geance,  
 La générosité l'invite à la clémence.  
 Il s'adoucit enfin: à travers sa fierté  
 J'apperçois dans ses yeux un rayon de bonté.  
     „ Jeu-



Ch. Eisen. Inv.

Joan Storercklin, Sc. A. V.



- „ Jeune homme , me dit-il , j'excuse ton  
courage ,  
„ Ton malheur m'attendrit : je pardonne à ton  
âge ;  
„ Et , pour prix de l'audace où l'Amour t'a porté ,  
„ Je te rends ton épouse avec la liberté .  
„ J'avois fixé mon choix ; je te le sacrifie .  
„ Comblé de mes présens , retourne en ta patrie ,  
„ Ne crains rien ; un Sultan sçait être généreux ,  
„ Et goûter le plaisir d'avoir fait un heureux .

Il me quitte , à ces mots : brûlant d'impa-  
tience ,

Je vole à Zéila , dans son sein je m'élançe :  
Le seul son de ma voix ranime ses appas ;  
Elle ouvre la paupière et me voit dans ses bras ,  
Quel moment ! ô mon Pere ! oserai-je pour-  
suivre ?

A de si grands plaisirs comment peut-on sur-  
vivre ?

Mille avides regards se confondent sur nous .  
Zéila s'embellit en des instans si doux :  
Celles , dont ses attraits armoient la jalousie ,  
Témoins de mes transports , lui portent plus  
d'envie ,

Et regrettent ces bords , ces climats trop char-  
mans ,

Où la Beauté commande à de pareils Amans ,

D 4

Par

## 54 LETTRE DE VALCOUR

Par l'ordre du Sultan, la foule se retire:  
 Aux Jardins du Serrail il nous fait introduire.  
 Nous voilà seuls enfin. L'aspect de ces beaux lieux,  
 Les dons d'un autre Sol, semés sous d'autres Cieux,  
 Des arbres étrangers l'agréable verdure,  
 Des fruits mêlés aux fleurs l'odorante parure,  
 Cent gerbes de cristal jaillissant dans les airs,  
 De nouveaux horizons, un nouvel Univers,  
 Tout disparut pour moi: je voyois mon amante  
 Moi-même je guidois sa démarche tremblante;  
 Et, mes sens concentrés par l'excès du bonheur,  
 S'étoient réfugiés dans le fond de mon cœur.  
 Tous ces événemens me sembloient un mensonge;  
 J'appréhendois toujours la fin d'un si beau songe.  
 Doucement attirés par la main de l'Amour,  
 Sous un berceau plus sombre, et loin des traits du  
 jour,  
 Nous fuyons tous les yeux: c'est là que dans l'i-  
 vresse,  
 Où de deux cœurs brûlans s'égare la tendresse,  
 Par un rapide essor l'un vers l'autre élançés,  
 Dans nos embrassemens nous restons enlacés.  
 C'est là qu'à mes transports Zéïla s'abandonne.  
 L'Amour demande grace, et la vertu pardonne.  
 Dans ces lieux cependant nous formons des desirs.  
 Il manquoit un témoin à de si doux plaisirs.  
 Nous courons vers mon fils: cet Enfant Solitaire  
 Esclave en son berceau, mouroit loin de sa mère.

Il la voit, jette un cri; rien ne peut l'arrêter.  
Il vole dans son sein, pour ne le plus quitter.  
Son œuil me reconnoît et petille de joie,  
Sur ce front enfantin le bonheur se déploie.  
Sa mere de ses bras le portoit dans les miens;  
Et mes tendres baisers le disputoient aux fiens.  
Sur nos levres de flamme il respire la vie;  
Pour bégayer mon nom, sa langue se délie:  
Il devient moins timide en devenant heureux,  
Et de ses foibles mains nous réunit tous deux.  
J'enlève à son Tyran cette chère victime.  
L'or répare, une fois, les ravages du crime.  
Mon fils de la misère a quitté les lambeaux:  
On cherche pour son front des ornemens nou-  
veaux,  
Et cet enfant, touché des soins de la nature,  
Revient d'un œuil riant nous montrer sa parure.

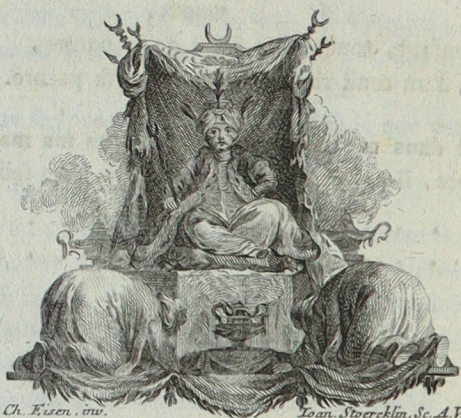
Ah! dans cet instant même il arrête ma main,  
Mon Pere, il me demande à voler dans mon sein,

. . . . .  
. . . . .

56 LETTRE DE VALCOUR ETC.

Qu'ai-je appris? Du Sultan la noble bienveil-  
lance,

Pour quelques jours encore exige ma présence.  
Des bords que j'ai quittés il veut m'entretenir:  
Comblé de ses présens, je lui dois obéir.  
Libre de ce tribut, de ce devoir auguste,  
Je cours en remplir un et plus saint et plus juste.  
O Vieillard adore, dans tes bras je revien  
Achever mon bonheur, en m'occupant du tien.



LET-

LETTRE  
DE  
SAPHO A PHAON,  
PRECEDEE  
DE LA VIE DE SAPHO.

LETTRE  
DE  
SAPHO & PHAON  
PAR  
M. DE LA VILLE SAPHO



## A B R E G E

### DE LA VIE DE SAPHO.

SAPHO DE MITILENE, étoit fameuse dans l'Antiquité par ses amours et par ses vers; les Auteurs les plus illustres de la Grèce la métoient au-dessus de tous les Poètes de son tems: elle fut surnommée la dixième Muse.

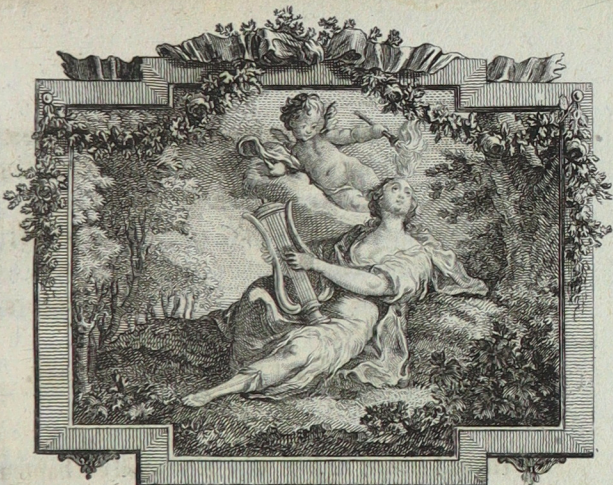
Elle épousa, fort jeune, un des plus riches habitans de l'Isle d'Andros, qu'elle perdit aussitôt. Alors elle se livra sans réserve à cet excès de sensibilité qui fut la source de ses malheurs: mais de toutes ses passions, celle dont elle brûla pour Phaon, fut la plus violente et la plus funeste. Ce jeune Sicilien passoit pour l'homme le mieux fait de son siècle; il vint à Lesbos, attira les regards de Sapho, répondit à son amour, et quelque tems après l'abandonna pour retourner dans sa Patrie. Sapho lui écrivit un grand nombre de lettres fort touchantes: il n'y répondit point; elle  
alla

60 ABREGÉ DE LA VIE DE SAPHO,

alla le rejoindre en Sicile: mais elle ne put ranimer son amour; enfin elle se livra au désespoir, et se précipita du rocher de Leucade dans la mer.

SAPHO vécut dans le même tems qu'Alcée et Stésicore; elle fut aussi contemporaine de Rhodope, célèbre Courtisane qui, des libéralités de ses Amans, fit élever une des Pyramides d'Egypte. Sans être parfaitement belle, Sapho avoit une figure faite pour inspirer des passions. Sa taille étoit médiocre; des yeux extraordinairement vifs et brillans, une physionomie pleine de feu, des traits animés faisoient oublier les agrémens qui lui manquoient. On dit même qu'elle étoit si séduisante et qu'elle répandoit tant de charmes et d'éloquence dans ses discours, qu'il étoit presque impossible de lui résister. Tous ses ouvrages respirent la tendresse; le stile en est extrêmement vif, quoique toujours doux et harmonieux. Les LesbienS eurent une si grande vénération pour sa mémoire qu'ils firent fraper son Portrait sur leur monnoie.

LET-



*Ch. Kuen, inv. J. Stöcklin, sc. A.V.*

LETTRE  
DE  
SAPHO A PHAON.



Q uoi! tu ne reviens point! ... et par un  
long silence,  
Tu peux aigrir les maux causés par ton  
absence! ...

Dois-je encor te revoir? Hélas! si malgré toi,  
Un obstacle puissant te retient loin de moi,  
Que ta main, cher Phaon, daigne du moins m'a  
prendre

Si l'Amant le plus cher est encor le plus tendre.

Dois-

Dois-tu de ton aspect longtems priver mes yeux ?  
 Vingt fois l'Astre éclatant, qui brille dans les Cieux,  
 A, sur les Lesbiens, répandu sa lumière ;  
 Vingt fois il a, dans l'onde, achevé sa carrière,  
 Depuis l'instant fatal, signalé par mes pleurs,  
 Où mon cœur fut percé des plus vives douleurs,  
 Cet instant où je vis tes voiles fugitives,  
 Peut-être pour jamais, t'éloigner de ces rives.

Hélas ! avant ce jour où, d'un œuil enchanteur,  
 Tu troublas, cher Phaon, le calme de mon cœur,  
 Où je flatai le tien d'une douce espérance,  
 Mes jours paisiblement couloient dans l'innocence ;  
 Mes yeux pendant la nuit fermés par le sommeil  
 Ne s'ouvroient point alors pour pleurer au réveil ;  
 Et par ses sons brillans ma lire enchanteresse  
 Entraînoit sur mes pas les Peuples de la Grèce.

Tu parus... à l'instant je sentis malgré moi  
 Mon ame s'émouvoir et s'enchaîner à toi ;  
 Sur mes sens agités je n'avois plus d'empire ;  
 Je soupirais... ma main s'arrêtoit sur ma lire ;  
 Mon esprit s'égaroit dans des discours confus,  
 Et mon cœur enflâmé ne se conaïssoit plus.  
 Dans ce cruel état, que j'éprouvai d'alarmes !  
 Trois fois, sans se fermer, mes yeux noyés de lar-  
 mes

Oùt

Ont revu du Soleil la fuite et le retour.  
 Je reconois alors l'impitoiable amour ;  
 Je veux lui résister : mais espérance vaine !  
 Tous mes efforts ne font que resserrer ma chaîne ;  
 Le feu le plus ardent s'alume dans mon cœur,  
 S'irrite par degrés et se change en fureur.

Près de ces lieux charmans, de ces bords où la  
 vue

Admire, en s'égarant, une immense étendue,  
 Où la plaine de Mers et la voute des Cieux  
 Semblent, dans le lointain, se confondre à nos  
 yeux,

Non loin de cette rive, est un lit de verdure  
 Qu'ombrage un orme épais, qu'arrose une onde  
 pure :

Ce fut là que ton cœur, embrâsé par l'amour,  
 A Sapho, qui t'aimoit, demanda du retour ;  
 Ce fut là, cher Phaon, qu'au gré de ta tendresse,  
 Je fis en rougissant l'aveu de ma foiblesse.  
 Coment aurois-je pu résister à tes feux ?  
 La candeur de ton ame étoit peinte en tes yeux ;  
 L'amour, d'un doux éclat, faisoit briller tes char-  
 mes,

Et tes yeux attendris se remplissoient de larmes.  
 Qu'à la tendre Sapho tu parus enchanteur !  
 Oui, je crus voir un Dieu qui séduisoit mon  
 cœur.

E

Que

Que dis-je? de tes traits moi-même enorgueillie,  
En voïant ta beauté, je me crus embélie.  
Hélas! j'aurais voulu, dans des instans si chers,  
Te cacher dans mon sein aux yeux de l'Uni-  
vers.

Un jour en soupirant, je m'en souviens encore,  
Je te dis, cher Amant, tu m'aimes, je t'adore:  
Mais hélas! un soupçon vient troubler mon  
plaisir..  
„ Quelle crainte, dis-tu, Sapho, vient te saisir?  
„ Quand mon cœur sent pour toi la flâme la plus  
pure,  
„ Pourois-tu soupçonner ma bouche d'imposture?  
„ Ah, Sapho, ne crains rien: tu veras chaque jour  
„ Par le feu des plaisirs s'accroître mon amour.  
„ Oui, qu'à ce même instant la mort la plus cruelle  
„ Couvre plutôt mes yeux d'une nuit éternelle,  
„ Si de nôtre union brisant les nœuds charmans,  
„ Je dois un jour changer et rompre mes ser-  
mens.

Qu'aisément, quand on aime, on croit ce qu'on  
desire  
L'amour seul, ai-je dit, est le Dieu qui l'inspire.  
Le soupçon s'envola de mon cœur amoureux;  
Je ne résistai plus, et Phaon fut heureux.

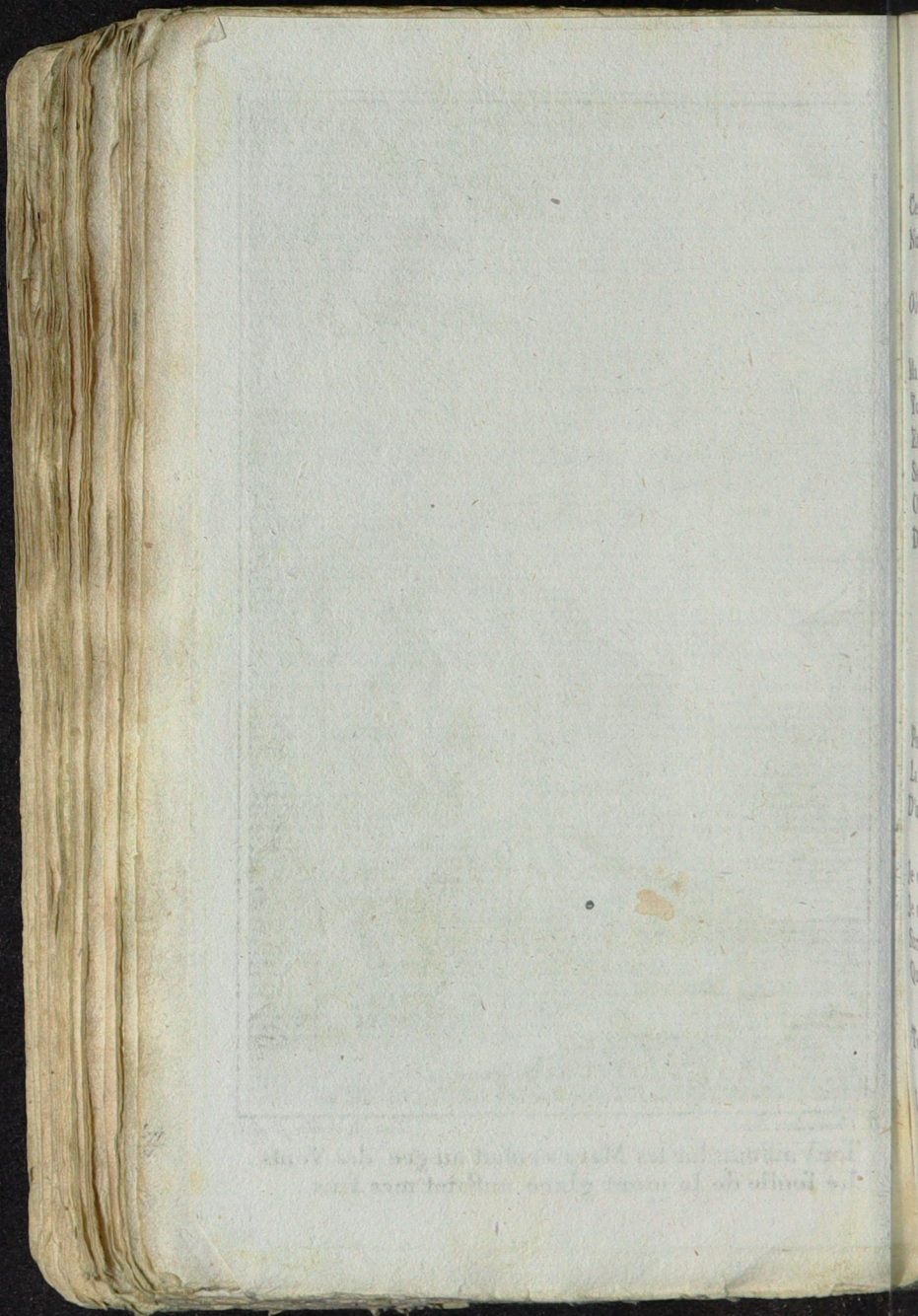
Ra-



*H. Gravelot, Inv.*

*Ioan. Storercklin, sc. A.V.*

Ton Vaisseau sur les Mers s'enfuit au gré des Vents ,  
Le souffle de la mort glace aussitot mes sens .



Rappelle-toi ce jour, si cher à ma tendresse,  
 Ces momens où, plongés dans la plus douce ivresse,  
 Nous étions, l'un et l'autre, au comble du bon-  
 heur,

Où, ferré dans mes bras, tu mourais sur mon  
 cœur :

Ma bouche, cher Amant, respiroit sur la tienne;  
 Ton ame avec transport s'élançoit dans la mienne;  
 Et nos feux toujours vifs et toujours renaissans  
 Sembloient, par les plaisirs, multiplier nos sens  
 O rapides instans! ô jours remplis de charmes!  
 Deviez-vous être, hélas! suivis de tant de lar-  
 mes!

Quoi! tout est donc changé! ... funeste sou-  
 venir,

Pour jamais de mon cœur ne puis-je te banir?  
 La fidelle Cidno, par l'amitié conduite,  
 D'un air pâle et défait vient m'annoncer ta  
 fuite;

Je doute quelque tems de mon triste destin;  
 Je crains de m'éclaircir, et, d'un pas incertain,  
 Sur la rive, en tremblant, je me traîne éperdue:  
 Quel Spectacle, grands Dieux, vient s'offrir à ma  
 vue!

Ton vaisseau sur les Mers s'enfuit au gré des  
 vents:

Le souffle de la mort glace aussitôt mes sens;

E 2

Je

Je tombe, et sur ces bords je demeure expirante;  
Je r'ouvre à peine au jour ma paupière mou-  
rante:

Arrête... m'écriai-je, arrête... mais en vain;  
Ton vaisseau fuit toujours et disparoît soudain.  
De mes cris éfraïans je remplis le rivage:  
Je ne me conois plus: dans l'excès de ma rage,  
Je déchire mon fein; j'arache mes cheveux;  
J'apelle enfin la Mort: mais repouffant mes  
vœux,  
Vingt fois au même instant la Déesse barbare  
Ouvre et ferme à mes yeux les portes de  
Ténare.

Depuis ce triste jour, ce funeste moment,  
Que le tems à mon gré s'écoule lentement!  
Que sans toi ces beaux lieux ont pour moi peu de  
charmes!  
Je ne me plais, hélas! qu'à répandre des lar-  
mes.

Sur les aîles des vents quand tout fuit avec toi,  
Quel plaisir, cher Phaon, peut être encor pour  
moi?

Pour orner les préfens que m'a fait la Nature,  
Ma main n'emprunte plus l'éclat de la parure.  
Moi, me parer! Pour qui? si tes feux sont  
éteints.

Eh, que m'importe à moi le reste des humains?

Tan-

DE SAPHO A PHAON. 67

Tandis qu'aux noirs chagrins ton Amante est  
en proie,

Que tu dois essuier les pleurs où je me noie,  
Phaon, tu vis content, et tu braves mes maux!  
Quels droits ai-je en effet de troubler ton  
repos?

Dois-tu brûlant toujours pour une infortunée,  
A ses tristes destins voir ton ame enchaînée!  
S'enflâmer, se quitter, se tromper tour-à-tour,  
Ce n'est qu'un jeu frivole aplaudi par l'amour;  
Les sermens ne sont plus qu'une fragile chaîne  
Qu'on forme sans plaisir et qu'on brise sans  
peine,

Quoi! tu brules pour moi, tu m'inspires ton  
feu,

Tu me quittes... je meurs.... et cela n'est qu'un  
jeu!

Ah! Phaon, à ton cœur je rends plus de ju-  
stice;

Ton amour pourroit-il n'être qu'un vain caprice?  
Ne m'as-tu pas cent fois dit dans ces mêmes  
lieux

Qu'un amant infidèle étoit un monstre affreux?

Du plus tendre des Dieux, mere plus tendre  
encore,

Déesse des plaisirs, ô Venus, je t'implore;

E 3

Toi,

Toi, qui, propice aux vœux d'un mortel \* enflâmé,  
 Donas un cœur sensible au marbre inanimé,  
 A mes cris pouvois-tu n'être pas favorable ?  
 Il ne faut point toucher une ame inexorable ;  
 Je te demande, hélas ! qu'en ces lieux rapelé,  
 Phaon brûle des feux dont son cœur a brûlé,

Dès l'instant que pour toi je conçus cette flâme,  
 L'Amour, en traits de feu, t'a gravé dans mon  
 ame ;

Je ne vis que pour toi ; je t'aime avec fureur,  
 Et rien ne peut jamais t'arracher de mon cœur.  
 Quand par l'éclat du jour la nuit est efacée,  
 Ton image, Phaon, vit seule en ma pensée ;  
 Et par le doux sommeil quand mes maux sont calmés,

Un songe vient t'offrir à mes regards charmés ;  
 Je te vois t'avancer à ma voix qui t'apelle ;  
 Tu souris... dans tes yeux le plaisir étincelle ;

Je

---

\* Pigmalion, fameux Sculpteur de l'Antiquité en faveur duquel, selon la Fable, Venus anima une Statue qu'il avoit faite, et dont il étoit devenu amoureux. Tout le monde conoit les vers charmans de M. de S. Lambert sur ce Sujet. Ce morceau passè parmi les conoisseurs pour une des meilleures Pièces fugitives que nous aïons en nôtre langue.

Je renais à l'instant; tous mes sens font émus;  
 Je vole t'embrasser... et ne te trouve plus.  
 Juste Ciel! quel réveil à mon repos funeste!  
 Je n'ai plus mon amour... et mon amour me  
 reste.

O nuit, charmante nuit, favorable à l'A-  
 mour,

Nuit cent fois à mon gré plus belle que le jour,  
 Par tes illusions reviens tromper mon ame;  
 Sans cesse montre-moi cet objet qui m'enflâme;  
 Et par le faux plaisir d'un mensonge charmant,  
 Viens de la vérité m'épargner le tourment.

Est-il vrai, cher Phaon, que ta main infi-  
 delle.

Ait rompu pour jamais une chaîne aussi belle?  
 De quoi peux-tu te plaindre? Ai-je trahi ta  
 foi?

Dans mon cœur, un rival l'emporte-t-il sur toi?  
 Ai-je franchi des Mers cet immense intervalle,  
 Pour troubler ton repos et braver ma rivale?

Tu ne te plains de rien, Barbare, et tu me fuis!  
 Tu me laisses en proie aux plus tristes ennuis!

Non, cruel, ne crois pas que ma trop juste  
 haine

Sans cesse menaçante et sans cesse incertaine

En frivoles transports s'exhalera toujours ;  
 Que tu fois maître encor d'en arrêter le cours :  
 Des cœurs, tels que le mien, portent tout à l'ex-  
 trême,

Si j'aime avec fureur, je déteste de même ;  
 Je te suivrai partout : partout mes foibles vers  
 Publièront mon amour, ta fuite et mes revers ;  
 On saura que Sapho, de son siècle admirée,  
 Sapho des plus grands Rois vainement adorée,  
 Parmi la foule obscure a daigné te choisir ;  
 Qu'elle fit de te voir son unique plaisir ;  
 Que feignant de l'aimer et la bravant sans cesse,  
 Ingrat, tu conus peu le prix de sa tendresse ;  
 Qu'avec tranquillité préparant son malheur,  
 Tu te plûs à plonger un poignard dans son  
 cœur,

Que dis je? ... penses-tu qu'une Amante se  
 porte  
 De l'amour le plus tendre à l'horreur la plus  
 forte?

Hélas ! tu ne fais pas combien dans ce moment  
 Il en coûte à mon cœur d'offenser mon amant ;  
 Mon ame s'abandonne aux douleurs les plus vives ;  
 Mais si Phaon revient, si dans peu sur ces rives  
 Sa bouche de mes maux daignoit me consoler,  
 Oui, dans ses bras encore il me véroit voler.  
 Hé quoi ! de te revoir n'ai-je plus d'espérance ?  
 Sapho, plus que la mort, craint ton indifférence.

De

DE SAPHO A PHAON. 71

De tes retardemens mon cœur est alarmé.  
Grands Dieux! qu'il est afreux de cesser d'être  
aimé!

Le Soleil, qui me luit, m'ofre un jour que j'ab-  
hore.

Puis-je, mon cher Phaon, te perdre et vivre en-  
core?

Tu me fuis... ah cruel! que ne puis-je à mon  
tour

Etoufer dans mon cœur les flâmes de l'amour?

Mais ce feu dévorant, qui brûle dans mes  
veines,

Accru par mes plaisirs, croît encor par mes  
peines.

Il est vrai, la Nature avare en ses bienfaits  
Ne m'a point prodigué les plus brillans attraits;

Cependant l'autre jour rêvant sur ce rivage,

Dans le miroir des eaux j'aperçus mon image:

Si cette onde est fidelle et ne me trompe pas,

On pouroit à Sapho trouver quelques apas;

Et d'ailleurs ce talent qu'admire en moi la  
Grèce,

Qui me fait mettre au rang des Nymphes du Per-  
messe,

Ce lut que je touchois pour toi si tendrement,

Ne peut-il remplacer un fragile agrément?

Va, crois-moi: la beauté dont ton orgueil se vante,

Est semblable à la fleur, à la rose éclatante.

Qui naît avec l'Aurore , et meurt avec le  
jour.

Dans les premiers accès de ton naissant amour,  
Tu craignois que Sapho ne devînt infidèle ;  
Que mon cœur, disois-tu, te serve de modèle !  
Hélas ! puissions-nous être unis jusqu'au trépas!...  
Et maintenant tu fuis... Non, tu ne m'aimois pas ;  
Ton hypocrite cœur ne fut jamais que feindre,  
Et ce cœur inconstant est las de se contraindre ;  
Si par de vains transports tu flatois mon tour-  
ment,

Je les dus au caprice, et non au sentiment.  
Mes yeux s'ouvrent enfin : brulant pour d'autres  
charmes,

Phaon glacé pour moi triomphe de mes larmes.  
Quoi ! je saurais qu'une autre auroit pu t'enflâmer,  
Et je vivrais encore, et vivrais pour t'aimer !  
Qui ! moi, t'aimer, cruel ! moi, chérir un per-  
fide,

Qui brave ses sermens , que l'inconstance guide,  
Et qui, tout orgueilleux de ses foibles attraits ,  
Sait inspirer des feux et n'en ressent jamais !  
Va, ne te flatte pas que ta beauté funeste  
Nourisse dans mon cœur des feux que je déteste ;  
Quand l'Amour à mes pieds t'enchaînoit sous ma  
loi,

Phaon tendre et fidèle étoit un Dieu pour moi :

Mais

DE SAPHO A PHAON. 73

Mais Phaon inconstant, et surtout inflexible,  
A mes yeux indignés n'est plus qu'un monstre  
horrible.

Et vous, terribles Dieux, implacables ven-  
geurs,

Dieux justes, qui lisez dans l'abîme des cœurs,  
Vous, dont l'œil est ouvert sur toute la Nature,  
Vous saviez que Phaon étoit traître et parjure,  
Et vous ne pouviez pas, propices à mes vœux,  
Soulever contre lui les vents impétueux!

Quoi! ces Mers, quoi! ce Ciel, si fameux par  
l'orage,

Ont, par un calme heureux, secondé son pas-  
sage!

Grands Dieux! pour qui la foudre est-elle dans vos  
mains;

Favorisez-vous donc les crimes des humains?

Oui, cruel, je te livre à leur juste vengeance;

Que ce terrible mont, témoin de ta naissance,  
Barbare, soit aussi témoin de ton trépas;

Que ses gouffres brûlans s'entr'ouvreut sous tes  
pas,

Ou que, du haut des airs, la foudre étincé-  
lante

Sur toi tombe en éclats, et venge ton Amante...

Mais hélas! où m'égaré un vain emportement?

Ma bouche te menace, et mon cœur la dément;

Dieux,

Dieux, ne m'exaucez point, épargnez ce que  
j'aime.

Ah! fraper mon Amant, c'est me fraper moi-  
même.

Et toi, mon cher Phaon, pardone à mon couroux:  
Peut-on sentir l'amour et n'être point jaloux?

Viens, que je puisse, au gré de ma brûlante  
flâme,

Me livrer, toute entière, aux transports de mon  
ame;

Qu'oubliant l'Univers, que fure de ta foi,

Je puisse à jamais vivre et mourir avec toi.

Tu ne viens point... mes maux ont-ils pour toi des  
charmes?

Et, sans être attendri, vois-tu couler mes larmes?

Non, ton cœur n'est point fait pour tant de cruauté;

Sensible à mes douleurs, et d'amour transporté,

Tu reviens... Dieu des vents, enchaîne les ora-  
ges;

Défens aux Aquilons de troubler ces rivages;

Vous, Zéphirs, déployez vos ailes dans les airs,

Soufflez seuls en ces lieux, et régnéz sur les mers;

O toi, qui fus propice à sa fuite coupable,

Neptune, à son retour sois aussi favorable;

Et toi, fils de Vénus, tendre Dieu des Amours,

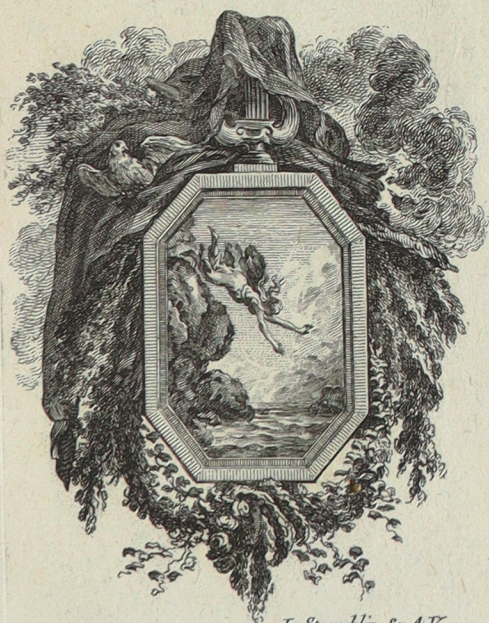
Conduis Phaon au Port, et veille sur ses jours.

Tu reviens, cher Amant, ô ciel est-il possible?

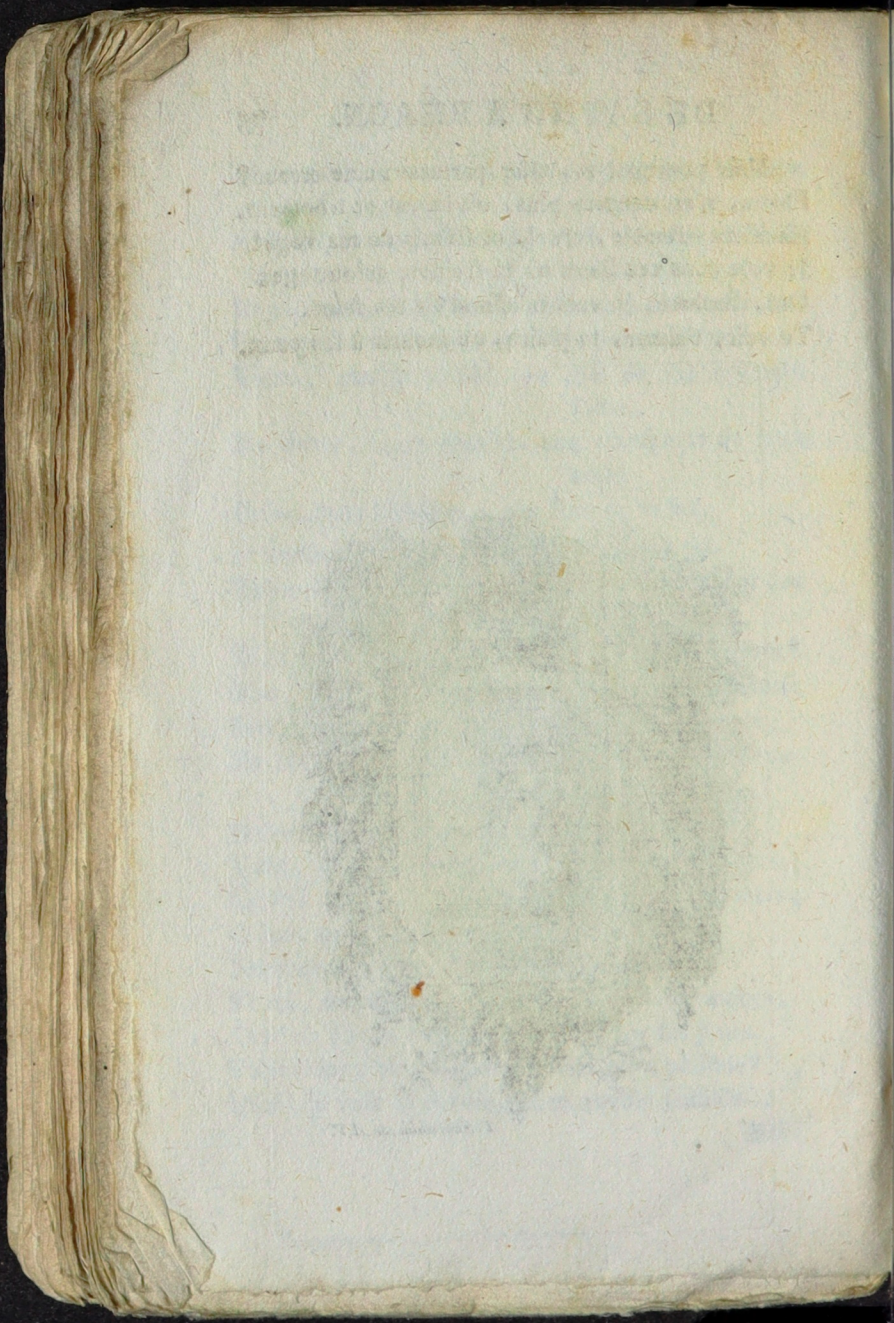
Quoi! je vais te revoir, et te revoir sensible...

Mais

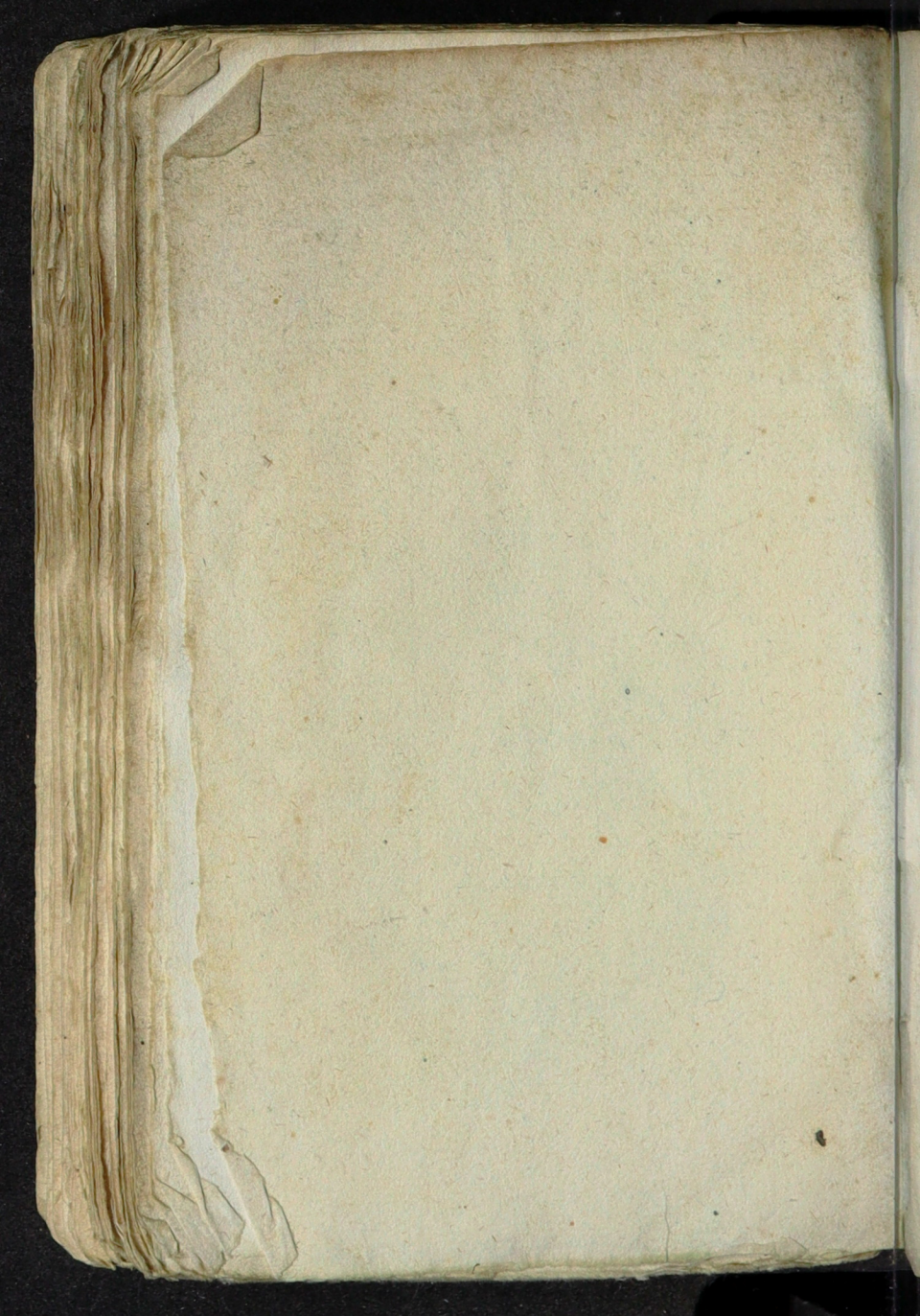
Mais pourquoi m'abufer par une vaine erreur ?  
 Phaon, n'en doutons plus, est ingrat et trompeur.  
 Eh bien: tremble, cruel, et frémis de ma rage !  
 Je vole dans ces lieux où ta froideur m'outrage ;  
 Oui, Barbare, je vais m'affurer de tes feux,  
 Te voir, t'aimer, te plaire, ou mourir à tes yeux.

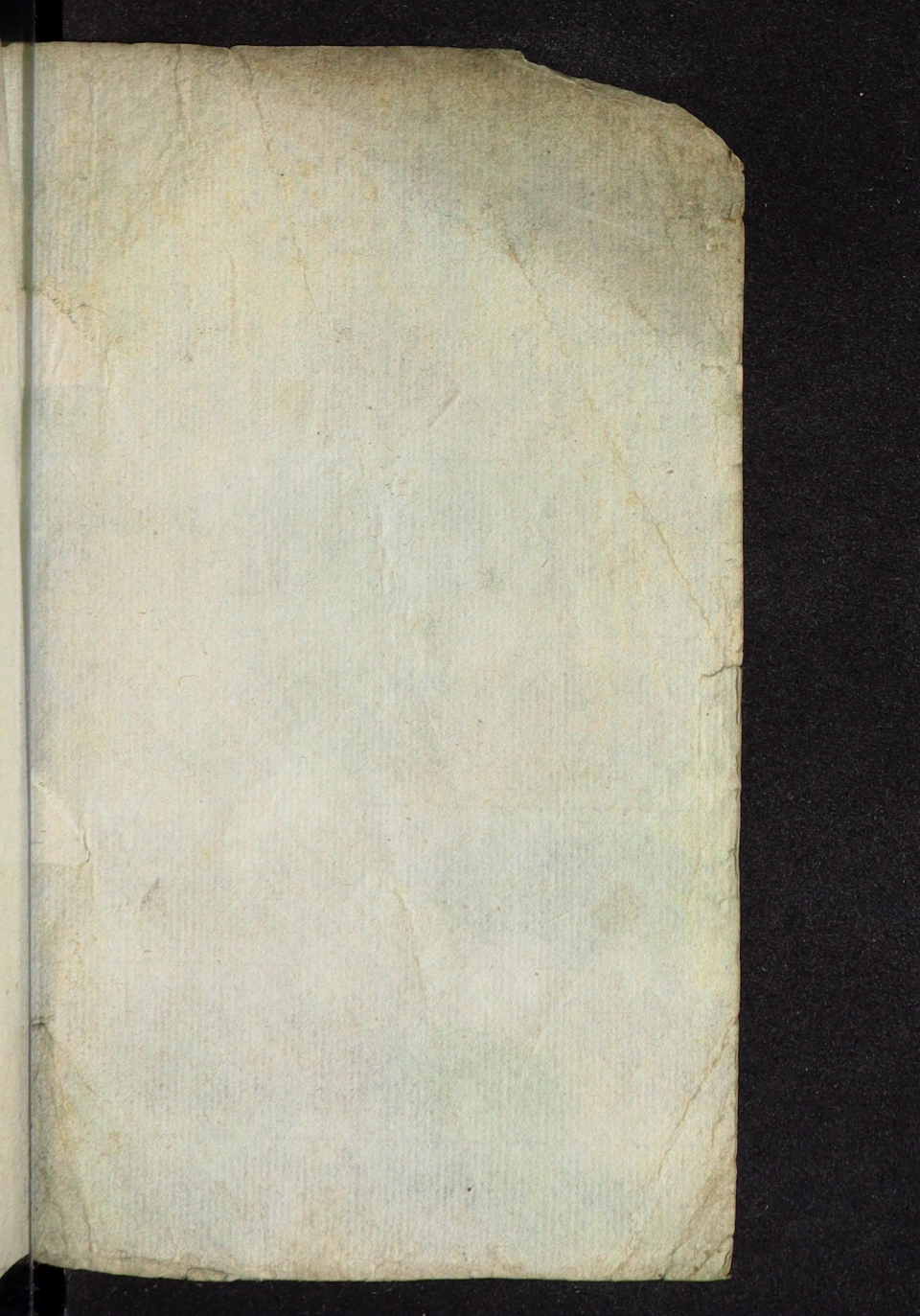


*J. Storerlein, Sc. A. V.*







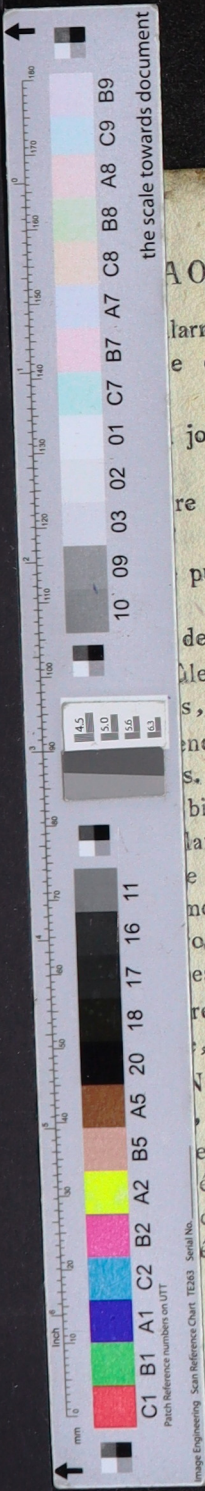




Landesbibliothek  
Mecklenburg-Vorpommern  
Günther Uecker

[https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1764174054/phys\\_0090](https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1764174054/phys_0090)





the scale towards document

AON. 71  
larmé.  
e cesser d'être  
jour que j'ab-  
re et vivre en-  
puis-je à mon  
de l'amour?  
Me dans mes  
s,  
encor par mes  
s.  
bienfaits  
ans attraits;  
e rivage,  
non image;  
ompe pas,  
es apas;  
re en moi la  
Nymphes du Per-  
endrement,  
ément?  
orgueil fe vanta  
éclatante,  
Qui